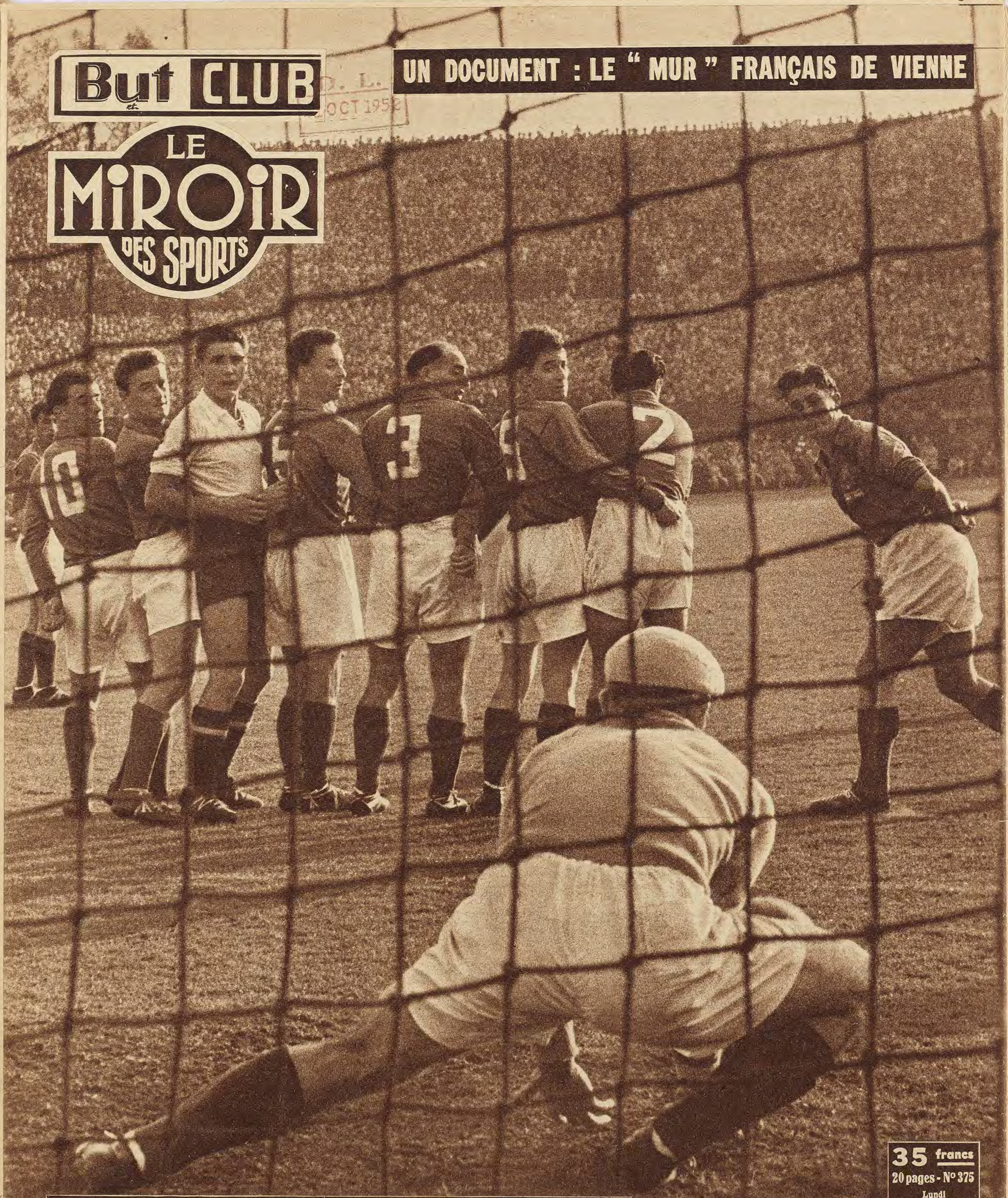
But et CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

D. L.
OCT 1952

UN DOCUMENT : LE " MUR " FRANÇAIS DE VIENNE



Voici une phase sensationnelle du match Autriche-France gagné par les tricolores, hier, à Vienne (2-1). Sur un coup franc au bénéfice de nos adversaires, la défense fait le « mur ». De gauche à droite : Strappe, Bonifaci, l'avant autrichien Ocwirk, Robert Jonquet, Roger Marche, Cisowski, Gianessi, Jean Baratte et, arrêtant la balle, le gardien de but César Ruminski.

35 francs
20 pages - N° 375
Lundi
20 Octobre 1952
Afrique du Nord, Avion . . . . fr. 40
Suisse . . . . . 70 c.
Espagne . . pes. 7 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

APO LAZARIDÈS PSYCHANALYSÉ

DE la gloire à l'oubli. Cela pourrait résumer assez bien la carrière du petit Cannois Apo Lazaridès qui a disparu, cette année, des grandes compétitions routières et notamment du Tour de France dans lequel il avait acquis une popularité extraordinaire. Il existe un « cas » Apo Lazaridès, sans vouloir parler de mystère. Un cas troublant, étrange, mais passionnant à débrider. Apo, dont la forte personnalité émut des dizaines de milliers de sportifs, a sombré d'un seul coup. Que s'est-il passé ? « But et Club-Le Miroir des Sports » a pensé que ses lecteurs seraient heureux de le savoir et il a posé, par l'intermédiaire de son collaborateur René de Latour, une série de questions à Apo, qui semble, cette fois, ainsi qu'on peut le lire, résolu à prendre un nouveau départ.

1 MON CRÉDIT EST ÉPUISÉ, MAIS JE N'AI RIEN FAIT POUR RENDRE LEUR CONFIANCE A TOUS MES ADMIRATEURS

Q. — Pouvez-vous invoquer des circonstances atténuantes?

R. — **Oui ! Mon mariage. J'ai eu, par ailleurs, pas mal de soucis.**

Q. — Le fait de ne plus être sous la tutelle de René Vietto est-il pour quelque chose dans votre effacement?

R. — **Non ! cela n'a rien à voir avec ma mauvaise saison 52. D'ailleurs, j'ai acquis mes résultats les plus satisfaisants lorsque Vietto n'était pas à mes côtés ou... lorsqu'il me laissait enfin libre de courir à ma guise.**

Q. — Quelle est la limite que vous fixez pour tenter de remonter le courant?

R. — **Les premières épreuves de la saison 53.**

Q. — On vous dit indolent, insouciant, incapable de suivre un entraînement sérieux. Est-ce vrai?

R. — **Oui, tout cela a été longtemps vrai, hélas ! et c'est bien en mettant fin à cet état de choses que je compte remporter une grande victoire sur moi-même.**

Q. — Est-ce le fait de vous être marié qui vous incitera à opérer l'effort physique et moral nécessaire à votre rétablissement?

R. — **Sans aucun doute. Ma femme, qui ignorait tout du cyclisme avant de me connaître, m'encourage constamment. Elle comprend difficilement que je ne sois plus**

2 J'AVAIS TOUJOURS TOUT RÉUSSI SANS ME DONNER DE MAL ET MAINTENANT JE TRAVAILLE COMME UN VRAI DÉBUTANT

l'homme qu'elle ne connaît que par les coupures de presse que j'ai collectionnées.

Q. — Avez-vous déjà été découragé au point de vous dire que vous ne seriez plus jamais coureur cycliste?

R. — **Oui et non. En réalité, je n'ai jamais songé sérieusement à la question. Ce qui me fait mal, c'est lorsque des gens qui ignorent mes intentions me considèrent comme un ancien coureur qui n'a plus rien à faire dans le métier. Et je n'ai que 26 ans !...**

Q. — Si votre forme revenait quelle est la performance qui vous sourirait le plus?

R. — **Battre les records des courses de côte : Mont Agel, Turbie, Mont Faron. Ce serait pour moi la certitude que je marche.**

Q. — Quel genre de vie menez-vous actuellement?

R. — **J'ai quitté Cannes et ses distractions. J'habite aux Issambres, où j'ai installé des courts de tennis que j'ai loués à des estivants l'été dernier, ainsi qu'un golf miniature. Je mène une vie calme sans autre pensée que de retrouver une forme convenable.**

Q. — Quelle est votre plus grande désillusion?

R. — **Ne pas avoir encore apporté à ma femme une victoire, même morale.**

3 FINI, CANNES ET SES DISTRACTIONS JE MÈNE UNE VIE TRANQUILLE ET NE SONGE PLUS QU'A ME "RETROUVER"

Q. —Si tout était à recommencer quelles erreurs éviteriez-vous de commettre?

R. — **Je vous les laisse à deviner. Sans le sérieux indispensable, une carrière de routier est automatiquement vouée à l'échec. Je l'ai compris un peu tard. Puisse mon cas servir de leçon aux « jeunes ».**

Q. — Auriez-vous aimé être autre chose qu'un routier?

R. — **Oui : un stayer ! Je crois que j'aurais été populaire sur la piste et que ce genre d'effort m'aurait convenu.**

Q. — Quel grand sportif auriez-vous aimé être?

R. — **René Le Grevès. Il incarnait pour moi, lorsque j'étais gamin, la gloire sportive, le succès, la réussite. Peut-être est-ce parce que j'astiquais son vélo lorsqu'il venait à Cannes. Je le considérais comme un surhomme.**

Q. — Qui vous a fait le plus souffrir en côte?

R. — **Robic et Bartali. Robic dans Peyresourde et l'Izoard en 47. Bartali dans le Tour de Suisse en 48. J'ai dû les laisser partir sans pouvoir tenir leur roue. Ils m'ont fait mal.**

Q. — Et Coppi?

R. — **C'est différent, Lorsqu'il a brillé dans le Tour, j'étais moi-même trop « moche » pour qu'il me fasse souffrir.**

R. — On n'entend plus parler de vous, Apo. Pourquoi?

R. — **Parce que mon crédit est épuisé. Plus personne ne croit en moi. J'avoue que je n'ai rien fait pour rendre leur confiance à mes admirateurs.**

Q. — Estimez-vous que votre non-sélection dans le Tour 1952 était justifiée.

R. — **Oui, sans doute. Mais cette non-sélection a été devancée en quelque sorte. Lorsque j'ai été éliminé en 51, dans un moment de découragement, j'ai déclaré que j'en avais assez de cette épreuve, et Marcel Bidot m'a pris au mot. Avant même de savoir si j'allais redevenir moi-même, il m'a prévenu, à plusieurs reprises, que je ne devais pas compter sur l'équipe nationale. Je savais donc bien à l'avance que je ne pouvais rien espérer pour le Tour 52.**

Q. — Vous croyez-vous capable de recommencer quelques-uns de vos exploits en montagne?

R. — **Oui. J'en suis absolument convaincu. Je suis depuis plusieurs mois aux mains de M. Nerh, un masseur de Lorgues, qui me connaît particulièrement. Il a tant confiance en moi qu'il se dit prêt à défier tous ceux qui doutent que je puisse redevenir moi-même.**

Q. — Sur quoi vous basez-vous pour étayer votre propre confiance?

R. — **Sur le fait que jusqu'à présent j'avais toujours tout réussi, lorsque je pédalais, évidemment, avec facilité et sans me donner beaucoup de peine. Maintenant, je travaille avec la foi d'un débutant, chronométrant mes sorties et mes montées de la Turbie. Rien ne me rebutera. Je repars à zéro... et avec enthousiasme.**

Q. — Quelle est la performance de votre carrière dont vous êtes le plus fier?

R. — **La dernière étape de la Route de France sur Gap-Grenoble, en 1945. C'était mon premier succès important. J'avais enlevé le Grand Prix de la Montagne et j'étais quatrième du classement général, derrière Bresci, Bertocchi et Cogan. Je pleurais de joie à l'arrivée.**

Q. — Vos admirateurs vous ont-ils oublié depuis que vous vous êtes fait oublier vous-même?

R. — **Non, au contraire ! De nombreux supporters des bons jours me restent fidèles. Je reçois plus de courrier que si je courais.**

Q. — Estimez-vous que ceux qui vous critiquent ont raison?

R. — **Oui, puisque je mérite d'être critiqué. Mais ils auraient mieux fait de m'ouvrir les yeux lorsque je me distinguais sans faire mon métier convenablement. Ma défaillance les a déçus, mais peut-être, après tout, attendaient-ils trop de moi. Ils devraient admettre que cette année de repos, prise malgré moi, compensera peut-être six années d'efforts et... d'erreurs.**

Q. — Avez-vous déjà subi un complexe d'infériorité quelconque?

R. — **Oui, souvent, car j'ai toujours souffert de mes débuts modestes et de mon manque d'instruction. J'ai pensé que la gentillesse pouvait compenser cela. Mais j'en doute...**

Q. — Courez-vous pour l'amour du gain ?

R. — **Oui ! Gagner de l'argent est essentiel pour un routier. C'est un métier trop dur qu'on ne peut faire uniquement pour la gloire. La preuve : on n'y rencontre jamais de « fils à papa », de garçons gâtés par la vie.**

Q. — Si vous ne deviez gagner qu'une seule épreuve laquelle choisiriez-vous?

R. — **Le Tour d'Italie.**

Q. — Pourquoi?

R. — **Parce qu'aucun Français n'est parvenu à l'enlever jusqu'à présent et qu'une telle victoire aurait une répercussion énorme. Mais ce n'est évidemment qu'un rêve...**

Q. — Dans quelle course vous êtes-vous trouvé le plus à l'aise depuis vos débuts ?

R. — **Dans le championnat du monde sur route 48. Jusqu'au bout, j'ai cru que j'allais gagner et espéré que Schotte, plus vite que moi au sprint, allait craquer dans la côte de Valkenburg.**

Q. — Quel est votre col préféré?

R. — **Le col de Porte, près de Grenoble, dans la Grande-Chartreuse. Même « cuit », il me semble que je ne m'y ferais pas lâcher.**

Q. — Quel est, selon vous, le meilleur grimpeur au monde ?

R. — **Bartali. Lorsqu'il démarrait au sommet des cols, en 48, il était absolument irrésistible. Pourtant, il avait 34 ans.**

Q. — Quelle fut votre plus grosse déception en course?

R. — **Lorsque ma chaîne a sauté deux fois, dans le dernier tour du championnat de France 1949 enlevé par le regretté Jean Rey. J'avais fourni une course remarquable et j'étais persuadé que j'allais pouvoir me sauver dans la dernière escalade de la côte Lapize. Je me suis classé... dernier.**

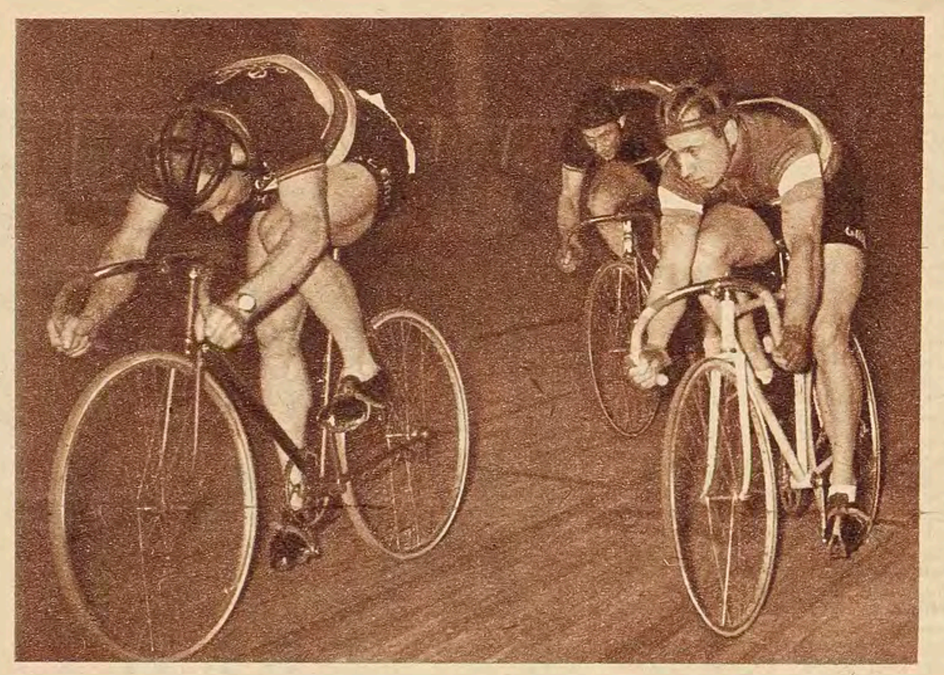
Q. — Lorsque vous commettiez des erreurs, vous conseillait-on utilement?

R. — **Une seule personne le faisait : mon frère Lucien. Je l'entends encore me dire : « Apo, prends garde, ça ne durera pas toujours ! » Je ne l'écoutais pas et n'admettais même pas ses réprimandes. Le grand coureur de la famille, c'était moi... Je jouais avec le feu sans m'en rendre compte.**

Q. — Quel coureur estimez-vous le plus.

R. — **Fausto Coppi. Et je ne dois pas être le seul. Il est franc, honnête, simple, gentil avec les « petits ». Je cherche vainement quelque chose à lui reprocher. C'est un gentilhomme du vélo.**

(Suite page 18.)



Reg Harris a pris, dimanche au Vel' d'Hiv', une nette revanche de sa défaite des championnats du monde. En demi-finale, il devance Maspès et Gosselin.

HARRIS : 14" 2/5 SUR UN TOUR DU VEL' D'HIV'

UN record vieux de trente-neuf ans (le plus ancien des records du Vel' d'Hiv) a passé de vie à trépas dimanche.

En remportant la finale du Challenge Victor Goddet, Reg Harris a, en effet bouclé le dernier tour de piste (250 m.) en 14" 2/5, soit à la moyenne de 62 km 500. Il succède au regretté Hourlier (14" 3/5).

Harris, dans une forme exceptionnelle, a disposé aisément de Derksen et Van Vliet en finale, alors que Plattner donnait l'impression d'un pâle champion du monde.

Au cours de cette même réunion, le jeune Henri Andrieux (poursuite) a franchi un nouveau cap.

On assista en demi-fond à la résurrection de Guy Bethery.

Reg Harris, qui a également battu le record du tour de piste lancé (14" 2), reçoit la coupe Victor-Goddet.

Notre espoir de la poursuite, Henri Andrieux, a triomphé de Logerot et Papazian. Il sera opposé à Rioland.

Dans le Grand Prix de Lugano contre la montre, qu'il a remporté pour la 2e fois, hier, Coppi s'est pleinement retrouvé. Au terme de sa course, Fausto rejoint Bobet (3e) (T. t. de Lugano)

FAUSTO COPPI EST TOUJOURS LE "MAITRE" DU CONTRE LA MONTRE

De notre envoyé spécial **Gaston BÉNAC**

LUGANO. — Sur la ligne de départ, presque au sommet d'une longue côte en lacets qui domine le lac de Lugano, enfoui hier dans la brume, Fausto Coppi me disait en faisant la grimace :

— Ma grande forme est encore lointaine. Puis je respire mal à la suite d'un rhume contracté à Paris et incomplètement guéri...

Je crus, au premier tour, que Fausto disait vrai et qu'il n'était pas encore redevenu le grand champion. Il n'était alors que troisième, derrière Fornara et Kubler, mais, au tour suivant, tandis que le ciel s'éclaircissait un peu, nous retrouvions le grand Coppi. Il passait en tête et son avance ne faisait que s'accentuer, le champion italien roulant régulièrement à 41 à l'heure de moyenne, malgré les difficultés du parcours, notamment cette dure côte en lacets de plus d'un kilomètre et d'un pourcentage de 11 et 13 % par endroits.

Les écarts se creusaient rapidement et le grand Fausto terminait brillant vainqueur avec plus de 3' 30" d'avance sur le second, battant ainsi, de loin, le record de l'épreuve, et aussi son record personnel, celui de l'an dernier, ce qui prouve que le recordman de l'heure a retrouvé, de peu s'en faut, sa meilleure condition.

Décidément, le Coppi en forme plane toujours au-dessus des lots les plus relevés, même à 33 ans et après plusieurs accidents !

La révélation de la course fut l'Italien Astrua, excellent grimpeur, coureur à la fois brillant et régulier, qui semble avoir été trop écarté des premiers rôles. On se demande d'ailleurs pourquoi ce coureur ne fut pas sélectionné pour le Tour de France, l'été dernier !

On attendait beaucoup de Louison Bobet, et sa fin de course justifie les espérances placées en lui. Il fut assez long à s'échauffer. Son classement au premier tour, derrière Fornara, parti sur « les chapeaux de roues », Astrua, Coppi et Kubler, démoralisa quelque peu le grand émotif qu'il est. Mais bientôt, il retrouva la cadence et, comme il était après Coppi celui qui escaladait le mieux la côte de l'arrivée, il reprenait progressivement du poil de la bête et effectuait un dernier tour réellement sensationnel. Dans les derniers 30 kilomètres, il avait réussi à gagner deux places au détriment de Fornara et de Kubler !

— Ah ! si la course avait été plus longue... si elle avait comporté 100 km., j'aurais certainement pris la deuxième place et je me serais rapproché de Coppi, expliquait-il à l'arrivée. J'ai été un peu suffoqué, au début, par le départ ultra rapide des Italiens.

La course fut très animée de bout en bout et extrêmement rapide, puisque Kubler, en terminant 4e, bat de 22" son meilleur temps, celui qu'il a réalisé il y a deux ans lorsqu'il enleva ce même Grand Prix Vanini.

René Berton, qui souffrait d'un léger rhume, accomplit une course très régulière, sans plus, tandis que Jean Bobet était certainement moins bien que le jour des « Nations » et faiblit sur la fin.

Quant à Jacques Dupont, endormi pendant 50 km., il ne se réveilla que sur la fin pour accomplir, dans le dernier tour, le quatrième meilleur temps.

Au rayon des déceptions, je note Gino Bartali, qui se contenta de montrer aux foules tessinoises son maillot vert, blanc et rouge flambant neuf; Weilenmann et Clerici, hors de forme.

Cette épreuve devenue classique mériterait, avec son parcours idéal pour des rouleurs-grimpeurs, d'être disputée plus tôt dans la saison.

— Voilà un vrai parcours pour championnat du monde, concluait Alfredo Binda, venu en curieux et assis dans la tribune d'honneur à côté du fameux conducteur automobile Fangio, qui ne dissimulait pas l'admiration qu'il éprouvait pour Fausto Coppi, le champion qui se retrouve constamment après accident ou maladie.

LE CLASSEMENT

1. Fausto Coppi, les 75 km. en 1 h. 51' 51" (moyenne horaire : 40 km. 458, record de l'épreuve); 2. Astrua, 1 h. 55'; 3. Louis Bobet, 1 h. 55' 49"; 4. Kubler, 1 h. 56'; 5. Fornara, 1 h. 56' 7"; 6. Berton; 7. Bartali; 8. Jean Bobet; 9. Dupont.

L'Italien Clerici a abandonné.

PIERRE MONNERET A MONTLHÉRY : 186 KM. 072 DANS L'HEURE

LES Monneret continuent ! Georges, le père, et Pierre, le fils, viennent de mettre à leur actif, sur la piste de l'autodrome de Montlhéry, une nouvelle série de performances remarquables qui ont amené la chute d'une foule de records du monde, des cinquante kilomètres aux sept heures. Vendredi dernier, Pierre Monneret, pilotant une moto A.J.S. 350 cm3, a établi les records suivants : 50 km. (moyenne hor. : 186 km. 290); 50 miles (moyenne hor. : 186 k. 680); 100 km. (moyenne hor. : 186 km. 630); 100 miles (moyenne hor. : 186 km. 280); 1 heure (186 km. 072). Ce dernier record représente la distance de Paris à Dieppe. Le jeune Pierre Monneret (21 ans) termina d'ailleurs sa tentative complètement épuisé.

Le lendemain, samedi, Pierre, aidé par son père et par les Anglais Red Colman et William Doran, donnait l'assaut à d'autres records. Cinq d'entre eux furent encore battus : 500 miles (moyenne hor. : 164 km. 120); 5 heures (moyenne hor. : 164 km. 360); 6 heures (moyenne hor. : 164 km. 410); 1.000 km. (164 km. 560) et 7 heures (moyenne hor. : 158 km. 720). L'équipe parcourut 1.111 km. 032 en sept heures.

DUNLOP
bat le
RECORD DU MONDE
de l'heure 186 km. 072 avec
Pierre MONNERET sur moto A.J.S. 350 cmc

A Montlhéry, avec une moto de 350 cm3, Pierre Monneret a pulvérisé, vendredi et samedi, plusieurs records dont celui du monde de l'heure (186 km. 072).

Après son exploit, le recordman, dont la position était incommode, est épuisé. Il trouve quand même la force de sourire.

LE MIROIR DES LECTEURS

DE M. JEAN ANTOINE, A CARCASSONNE :

Votre journal devient de plus en plus intéressant. Ne pourriez-vous en porter le prix à 50 fr. (prix actuel des grands illustrés) en augmentant le nombre de pages ? Vous auriez ainsi plus de place pour textes et photos. Ne me dites pas que certains lecteurs ne pourraient se payer votre journal. Vous avez fait assez de sacrifices en le portant à 20 pages et même à 24 pour que le lecteur fasse lui aussi un petit sacrifice sur son apéritif ou son tabac en mettant 15 francs de plus par semaine pour l'acheter.

Mieux vaut la qualité que la quantité. Il vaut mieux, à mon avis, que vous fassiez revivre un match important en lui consacrant largement textes et photos que de donner une seule photo (souvent floue parce que transmise par bélino) qui ne dit rien du match. Paris est le centre sportif de la France. Donnez-nous les grands événements qui s'y passent plutôt que des matches régionaux qui sont abondamment commentés et illustrés par la presse locale.

Continuez à nous donner des photos et des articles inédits. Mes suggestions sont déjà appliquées en grande partie; seule l'augmentation de prix et, par suite, du nombre des pages et la suppression de certains « reportages-éclair » seraient à la base de la perfection de votre journal.

REPONSE. — C'est tout le problème de l'exploitation d'un hebdomadaire comme le nôtre que vous posez dans votre lettre. Il est évident que, préférant comme vous la qualité, nous souhaiterions donner à nos lecteurs un journal aux pages nombreuses et l'effort que nous accomplissons en est la démonstration. Mais la question du prix est moins simple à résoudre que vous ne l'imaginez. Une très grande partie de notre clientèle est très jeune et, par là même, peu fortunée. Elle serait, nous n'en doutons pas, disposée à faire un sacrifice pour continuer à acheter un journal qui (c'est notre fierté) lui donne en général satisfaction. Encore faudrait-il qu'elle puisse faire ce sacrifice et ce n'est, hélas, pas le cas. Par ailleurs, l'expérience nous a prouvé que nos lecteurs attachaient plus d'importance que vous ne l'imaginez au régionalisme. Il est d'ailleurs des matches importants qui se disputent en province et nous ne pouvons les négliger. Attendre d'avoir des photos venant par le train et supprimer les téléphotos nous contraindrait à retarder notre parution, ce qui n'est pas souhaitable. Nous nous efforçons donc d'obtenir un juste équilibre entre l'actualité, le reportage et les textes ou photos d'intérêt général. C'est essentiellement une question de choix dans la limite de notre pagination et nous ne sommes guidés dans ce choix que par des considérations strictement objectives. Par ailleurs, vos considérations sur le Tour de France 1952 sont fort intéressantes, mais trop dépassées par l'actualité pour que nous puissions les insérer comme elles le mériteraient.

DE M. PATRICE LAMEZAC, 3, PLACE DU LUXEMBOURG, A NANCY :

Puisque vous avez permis de dire ses propres sentiments, je vous avouerai que je trouve votre journal détestable. Je l'ai acheté deux fois, mais je ne suis pas près de recommencer. J'étais en Espagne en vacances et je me suis rendu compte que je pouvais trouver tous les hebdomadaires de sport, sauf « But et Club-Le Miroir des Sports ». Je vous avouerai que nous n'avons que faire de vos grandes photos qui utilisent une page entière, ainsi que des leçons par Vignal. Il serait meilleur maintenant (sic) qu'elles fussent données par Ruminski. Nous n'avons que faire de votre page sur : « Comment sauver l'athlétisme français ? », car, m'étant informé, il paraît que voilà un mois que cela dure. Enfin, je trouve vos photos floues et vos articles mal rédigés.

REPONSE. — Il faut avouer que notre lecteur s'est donné bien du mal pour se procurer un journal qui ne lui donnait pas satisfaction, mais qu'il ne juge pas à la légère, puisqu'il mène une enquête personnelle pour savoir depuis combien de temps nous publions nous-mêmes une enquête (d'intérêt plus général) sur les moyens de ressusciter l'athlétisme. Que notre journal ne lui plaise pas, nous en sommes fâchés et nous en consolerons en pensant qu'on ne peut, hélas, plaire à tout le monde. Mais M. Lamrezac lira-t-il cette réponse ? Sans doute pas, puisqu'il a décidé de ne plus nous acheter. Tant pis : nos autres lecteurs verront que nous n'hésitons pas à publier les critiques les plus sévères, ce qui est d'ailleurs de stricte loyauté, notre lecteur ayant eu l'honnêteté de signer l'expression de son désaveu.

DE M. FRANCIS POUILLY, 2, RUE FRYAT, PORT-LYAUTEY :

Fidèle lecteur de votre hebdomadaire, je me permets par sa voix de critiquer la sélection de l'équipe de France de football. Que diriez-vous d'une équipe étrangère qui viendrait à Paris battre une équipe française avec des joueurs nommés Dupont, Durand, Leblond, Lenoir ou Legris ? Les Allemands ont dû dire qu'ils avaient été battus par les Français... et leurs alliés. Il eût été préférable de composer une équipe typiquement française, mais pas avec des naturalisés. Si mes souvenirs sont exacts, Ujlaki était encore étranger deux jours avant le championnat et il a même fait l'objet d'une réclamation du Racing. Je pense que, pour un match international, nos sélectionneurs pourraient, en cherchant bien, trouver des remplaçants aux Cisowski, Ujlaki, Ruminski, etc. Ils sont peut-être plus Français que certains, mais cela, les autres l'ignorent. Pour remplacer Ruminski, il y a Pons, le goal de Sète; pour Cisowski, Baratte est encore là et, pour Ujlaki, il y a beaucoup d'ailiers de sa valeur. Au moins, l'équipe ainsi constituée jouerait avec plus de cœur et avec un sentiment national plus marquant.

REPONSE. — Nous ne sommes absolument pas d'accord avec votre lettre. Si nous écartons la question de la sélection de joueurs tels que Pons ou Baratte qui ressortit au choix des sélectionneurs et constitue l'aspect sportif de la question que vous soulevez, il reste que vous vous plaignez de voir une équipe de France dont certains membres ont des noms à consonnance étrangère. Vous oubliez que ses membres sont Français de naissance (sauf Ujlaki, dont nous reparlerons dans un instant, et Cisowski, qui est né en Pologne, mais qui habite notre pays depuis l'âge d'un an). En quoi leur origine les empêche-t-elle d'être d'excellents Français et parfaitement dignes de leur sélection ? Quant à Ujlaki, son cas est extrêmement simple : il a été naturalisé Français le 7 septembre dernier par décret paru au « Journal Officiel » et il jouit par conséquent de tous les droits d'un citoyen français, aussi bien qu'il est astreint à en remplir les devoirs. La réclamation du Racing à laquelle vous faites allusion est due à un détail curieux : Ujlaki, naturalisé le matin même du match Nîmes-Racing, avait encore (et pour cause) une licence de joueur étranger. Les réserves du club parisien portaient sur ce seul point et le Groupement les a légitimement repoussées. Quant à dire qu'une équipe constituée de Français d'origine plus ancienne jouerait avec plus de cœur, c'est faire injure aux sélectionnés de France-Allemagne qui se sont battus magnifiquement.

DE H. LOUIS, DOMAINE DE LAUNAY, A TEVILLAC (GIRONDE) :

1) Dans l'organisation du Tour de France, outre le classement général individuel et le challenge international, un Prix de la Montagne récompense le meilleur grimpeur. Le prix, doté cette année par la Pointe Bic, portant sur les étapes les plus dures, tend encore à favoriser les grimpeurs. Je propose plutôt, puisque le vainqueur du Tour est presque toujours désigné par les étapes de montagne et contre la montre, de créer un prix du meilleur rouleur qui ne ferait pas double emploi avec le classement général final et qui récompenserait un coureur méritant, mais dont les aptitudes dans les cols ne sont guère satisfaisantes. Ce classement pourrait être déterminé par l'addition des temps sur l'ensemble du Tour, étapes de montagne exceptées.

2) Pourquoi Bordeaux-Paris se court-il toujours derrière dernys ? Pourquoi ne pas varier un peu et alterner dernys, motos commerciales et entraîneurs humains ?

REPONSE. — Votre suggestion est excellente et il est évident que, dans le Tour, les grimpeurs n'ont pas l'exclusivité. D'ailleurs, les organisateurs y ont déjà songé pour 1953 et peut-être que, à ce sujet, le règlement sera modifié. En ce qui concerne Bordeaux-Paris, la course derrière dernys a été adoptée en raison de son caractère plus athlétique. L'entraînement par motos était plus rapide, certes, mais les coureurs en ressentaient longtemps les effets néfastes. Quant à l'entraînement humain, il était disproportionné. Certains coureurs avaient à leur disposition un meilleur service d'entraîneurs et la lutte n'était plus égale. Avec les dernys, tous les concurrents sont sur le même plan dès que les petits engins mécaniques entrent en action.

DE GUY BRUNEAU, 23, ROUTE DE BETZ, A LIGUEIL (INDRE-ET-LOIRE) :

Depuis si longtemps que je lis et collectionne votre hebdomadaire, j'ai pris l'habitude de vous écrire pour vous donner mon opinion.

Hier, en lisant le dernier numéro qui retrace le départ du championnat de football, j'ai constaté, avec joie, une amélioration, sur cet événement, par rapport à la saison dernière. La présentation des matches était en progrès. notamment. Je vous propose de faire, des petits comptes rendus, un véritable magazine du football à l'intérieur de votre « Miroir des Sports », en donnant non seulement des renseignements sur les rencontres, mais aussi sur les joueurs, et que Lucien Gamblin, de sa plume hautement qualifiée, fasse le point sur un événement important. Pourquoi votre deuxième page n'est-elle pas consacrée à de petites rubriques qui pourraient ne pas manquer d'humour ?

Au point de vue photographique, mon goût personnel s'oriente vers la photo d'une demi-page environ pour cinq plus réduites. Il faut que la grande photo offre toujours un certain attrait artistique ou original pour être utilisée.

Usez, mais n'abusez pas des récits (souvenirs ou impressions) de champions, car vous nous en passeriez le goût. Un seul récit par numéro est, je crois, suffisant. Profitez de la période hivernale pour continuer à améliorer votre revue. Il y a toujours du nouveau à faire et « But et Club-Le Miroir des Sports » doit être un hebdomadaire bien présenté, complet et varié. J'ai apprécié votre effort du Tour et des J.O. Pourquoi méconnaître les difficultés auxquelles vous avez dû faire face ? Ce que vous avez réussi est déjà beaucoup et mérite des compliments. Je crois qu'un de vos lecteurs suggérait, récemment, la réalisation d'une chaîne entre tous vos lecteurs. C'est une idée que j'approuve et ceux qui en seraient membres auraient, par exemple, droit à certains avantages.

REPONSE. — Merci, cher lecteur, pour cette longue lettre. Vos suggestions vont être étudiées, mais ceci est fonction de la place accordée et des événements de la semaine à traiter.

DE M. BEUSSART, 9, BOULEVARD, PALAISEAU (SEINE-ET-OISE) :

Je vous écris à propos du meilleur goal français. Je m'aperçois que, souvent, dans vos classements, Julien Da Rui est situé au troisième ou quatrième rang. J'estime, et je ne suis pas le seul dans mon atelier, que le gardien de Roubaix est le 1er goal national. Il doit être classé avant Vignal. Pourquoi ne joue-t-il plus dans l'équipe nationale ? Il le mérite et Baratte également.

REPONSE. — Nous ne sommes pas de votre avis. Certes, nous estimons Da Rui et admirons sa technique, mais il ne faut pas oublier qu'il est âgé de 35 ans et arrive au terme de sa carrière. Actuellement, René Vignal lui est supérieur et le Racingman, qui souffre encore de l'épaule, n'a aucun rival pour tenir son poste dans le onze tricolore.

MM. Jean-Charles BONNET, 24, cours Fauriel, à St-Etienne, et Jean DUPRUILH, 3, rue Thiers, à Sète, qui nous réclamaient un problème hebdomadaire de mots croisés, ont obtenu satisfaction.

Peut-on se plaindre d'un trop grand succès ? C'est pourtant la mésaventure qui nous advient, puisque le nombre sans cesse croissant de lettres adressées à notre rubrique « Le Miroir des Lecteurs » devient tel qu'il ne nous est plus possible de les insérer toutes. Il n'est pas besoin de dire que nous le regrettons. Que les lecteurs qui trouveront leur nom ci-dessous (et parfois une réponse en quelques mots) ne nous en tiennent pas rigueur. Il nous faudrait plusieurs pages pour publier leurs lettres — si intéressantes souvent — et pour y répondre. Ils comprendront aisément que nous ne pouvons sacrifier l'essence même de notre revue : l'actualité sportive à une rubrique, si attractive soit-elle. Au reste, les lettres dont nous citons simplement les auteurs ne font, en général, que reprendre des questions déjà traitées et auxquelles nous avons déjà répondu. Il va sans dire que toutes les suggestions émises, même si nous ne les exposons pas, faute de place, ont été soigneusement étudiées et qu'il en sera largement tenu compte.

Nous avons reçu des félicitations, des critiques et des suggestions diverses de MM. Alain Vannetzel, à Capbreton-sur-Mer; Claude Damet, 7, rue Charles-V, à Paris; l'adjudant Joseph Vescovali, 7, bd François-Grosso, à Nice; MM. Chiaroni, d'Aullène, Roger Tissier, 50, rue Pasteur, à Roanne; G. Aubry, 11, rue de Bourgogne, à Lyon; Roger Lathuillière, 57, rue Pasteur, à Villefranche-sur-Saône; J.-M. Rothberger, 28, av. de Périgueux, à Strasbourg; Clément Olivier, 90, rue Châteauvert, à Valence; J.-P. Lichtlé; Michel Poucet, la Côte-Saint-André; Robert Hermann, à Jarville; un lecteur de Reims (nous parlerons du football dans notre numéro de fin d'année); **Michel Guy, à Levallois-Perret; Claude Novaresio, 23, rue de Rocroy, Paris** (nécessaire fait pour le changement d'adresse); **Robert Izzillo, 7, av. Pauliani, à Nice; Mlle Cousin, à Paris (12e); Michel Moullec et André Tevénès, à Quimper; un lecteur de Châtellerault; J. Le Goubey et quelques admirateurs de Vignal, à Saint-Pierre-Eglise; André Saly, 11, rue Voltaire, à Narbonne** (les mémoires de Puig-Aubert vous prouveront que nous ne négligeons pas le rugby à XIII); **André Weintzem, 7, rue Jean-Veber, à Paris; Gilbert Reeb, S.P. 70.138, B.P.M. 510; Mlle J. G., fervente lectrice d'Amiens; MM. Gérard Hellies, 44, rue Pasteur, à Cauderan; Jean Demailly, à Colincamps, par Mailly-Maillet (Somme); Mlle Régine Abric, à Pexiora (Aude); MM. Edouard Brulin, 41, rue Solférino, à Lille** (la vie de Da Rui a déjà été contée dans « But »); **un jeune Basque; M. J. Quilly, à Morlaix** (mais non, nous n'oublions pas la Bretagne !); **Jean Robelin, 42, Ile-de-Beauté, Nogent-sur-Marne** (la rubrique : « Que voulez-vous savoir ? » est très chargée et les réponses tardent souvent à paraître faute de place); **Alain Donnart, 15, rue du Marché-au-Blé, Agen** (non, nous ne perdons pas de vue les sports mécaniques); **Jacques Pauc, à Carcassonne; J. Loiselet, 32, rue Gauthier, à Troyes** (la « guerre de Troyes » n'éclatera pas entre nous, puisque nous avons parlé de votre club préféré); **un lecteur parisien; Jean Tonero, 6, rue Ch.-Terrin, à Soliès-Pont; Georges M., à Marseille; Claude Herbiet, à Dampierre-sous-Bouhy (Nièvre); Robert Nassibian, 6e D.B.C.A., C.M.L., à Villefranche-sur-Mer; Roland Ménager, à Meréglise (Eure-et-Loir).**

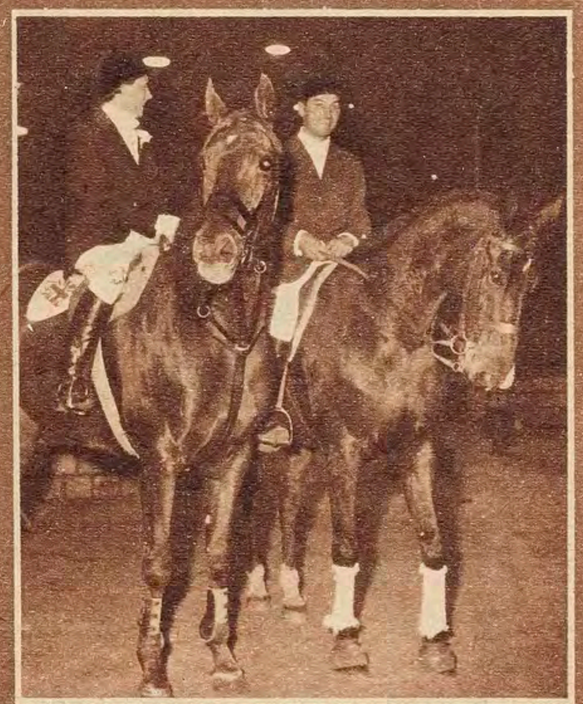
De leur côté, traitent des questions Coppi-Bartali-Bobet-Robic : MM. Pierre Perraud, à l'Arbresle (Rhône); Elie Granier, à Vitrolle, par Rieutord-de-Randon (Lozère); D. Jacquin, 65, av. Faidherbe, à Asnières; René Maillard, à Montivilliers (Seine-Inférieure); Mme Allard, 22, rue de Téhéran, Paris; MM. Jacques Vighetto, à St-Hilaire-du-Touvet; Claude Vuarchex, à Marnaz (Hte-Savoie); Abd el Kader Amza, P.T.T., à Triassallé (A.O.F.) (nécessaire fait pour l'abonnement); **A. G., de Nouméa** (merci pour les informations que nous utiliserons si possible); **Claude Davieau, 23, bd Amiral-Courbet, Nantes; Jacques Luet, 2, rue Titon, Paris; J. Fenouil, à Aix.**

Bonne note est prise également des lettres (dont la partie concernant la rubrique « Que voulez-vous savoir ? » a été transmise au service spécialisé) de MM. Michel Aymard, 10, rue Parmentier, à Courbevoie; Max Bouleau, Charente; B. Mion, Paris; J.-C. Akkib, 3, rue Martin-Garat, Paris; un lecteur de Casablanca; Albert Delot, 47, rue Pasteur, à Tombiaine (M.-et-M.); Claude Dumas, rue du Cimetière-Batna, à Constantine; A. Debard, rue Debrest, à Vichy.

Enfin, le courrier adressé à divers champions par une fidèle lectrice d'Alger, M. Marc Lemaire, 20, rue de la Mouillière, à Orléans, et Michel Gresle, à Saint-Bouizé, par Sancerre, a été transmis aux intéressés.

Adressez votre correspondance à « But et Club-Le Miroir des Sports », « Miroir des Lecteurs », 124, rue Réaumur, Paris-2e.

SUPÉRIORITÉ FEMININE



Après avoir été à la peine, les chevaux « Ariel » (à dr.) et « Prince Hal » sont à l'honneur. Ils viennent de conquérir ex æquo le titre de « Meilleur Cheval » du Jumping de Paris 1952 et reçoivent, en leur qualité de détenteurs de la « Cocarde d'Or », les hommages du public. Une part des applaudissements allait à Saint-Raphaël Quinquina, l'ami des sportifs, qui avait pris l'initiative de patronner cette compétition très populaire.

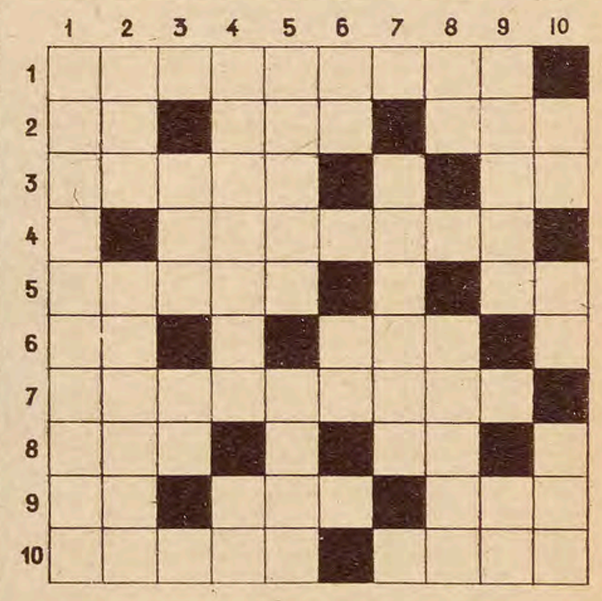
Le champion olympique de dressage, le commandant Saint-Cyr, sur « Master Rufus », dans sa reprise.

Notre grand écuyer, le colonel Jousseaume, sur « Harpagon », déploya les ressources de son art.

LES MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 3

HORIZONTALEMENT. — 1. Son nom précieusement évocateur ne mit point son menton à l'abri des coups de Famechon. — 2. Phonétiquement : ses champions utilisent des bottes. Ce qu'est tout lecteur pour le « Miroir des Sports ». Ce que fit Meiffret en se lançant sur



N.-B. — Nous vous rappelons que notre collaborateur Max Favalelli s'inspire toujours du numéro précédent pour établir son problème de mots croisés. Nous ne saurions donc trop vous conseiller de conserver précieusement cet exemplaire. Il vous permettra de résoudre plus aisément la prochaine grille.

AU JUMPING DE PARIS

Le Jumping International de Paris, patronné par notre confrère « Le Parisien Libéré », a obtenu cette semaine un éclatant succès au Palais des Sports. La Britannique Pat Smythe a réussi un exploit sans précédent en s'attribuant les écharpes jaune et verte récompensant les leaders masculins et féminins des épreuves et la « Cocarde d'Or » attribuée au meilleur cheval. Elle partage d'ailleurs ce dernier trophée avec Robert Debled Florin. Les trois lauréats du Concours Olympique de dressage, le commandant St-Cyr, Mme Hartel et le colonel Jousseaume, et l'Ecole Espagnole de Vienne triomphèrent également dans leurs présentations de haute école.

Georges Calmon, sur « Camélia IV », l'emporta dans les épreuves nationales et le parcours à l'américaine.

Souriante, Lis Hartel, sur « Jubilee », démontra les qualités qui lui valurent la 2e place à Helsinki.

José Bonnaud, sur « Charleston », triompha in extremis de Pat Smythe dans le Prix des Vainqueurs. La voici passant en souplesse un difficile oxer du parcours, dans cette finale opposant les vainqueurs des compétitions.

DE MAX FAVALELLI

la piste de Montlhéry. — 3. Ses champions regrettent le départ de Cuissard. Extrémités du club. — 4. Enleva une américaine en changeant une nouvelle fois de partenaire. — 5. « Le Miroir des Sports » a passé en revue celle des écureuils. Initiales d'un homme qui connaît bien le basket. — 6. La moitié exactement du Giro. Les amateurs d'Epinal sont parmi les leaders. — 7. Parmi les footballeurs, est celui qui atteint le plus souvent son but. — 8. Prénom du vainqueur de Milan. Morceau de frein. — 9. Ainsi commence le drop. Figure dans le titre de votre hebdomadaire préféré. Conclut la rencontre entre Milazzo et Laurent. — 10. Halte du Tour de France. Permet de marquer.

VERTICALEMENT. — 1. On y admire beaucoup Dessemme. — 2. Rejoindra peut-être Lucien sur la route. Fut le rival souvent victorieux de Grassin. — 3. Adverbe. Lettres de Doye. — 4. Conduira encore l'attaque des tricolores. Encadrent beaucoup. — 5. Ce qu'est toujours la défaite. Au moment du sprint, il faut prendre la bonne. — 6. C'est la fin pour Landi. Préposition. — 7. Ce que crie parfois le goal à son demi centre. — 8. Phonétiquement : Jacques Dupont fut celui du Circuit de l'Indre. Pour appeler familièrement le meilleur joueur de France-Allemagne. — 9. Prénom d'un cycliste qui donna à la Suisse le record du monde de l'heure. Note. — 10. Initiales d'un Niçois célèbre qui naquit à Bezons. Le grand fut l'ancêtre de la petite reine. Il en est une qui peut réclamer Bonifaci comme un de ses descendants.

★

SOLUTION DU PROBLEME N° 2

HORIZONTALEMENT. — 1. Matteoli. — 2. Aldo. Sarre. — 3. Re. Use. Ein. — 4. Cs. Rf. Nu. — 5. AS. Gong. — 6. Ain. Oui. — 7. Nielsen. LL. — 8. Si. Gg. Oe. — 9. Sowa. Sur. — 10. Eminente.

VERTICALEMENT. — 1. Marciano. — 2. Alès. II. — 3. Td. Anessi. — 4. Tours. Lion. — 5. SF. OS. We. — 6. Ose. Guégan. — 7. La. Poing. — 8. Ire. Se. — 9. Ring. LOU. — 10. Tenu. Bléré.

MONACO-RED STAR (5-0), au Parc des Princes. A la 6e minute de jeu, Kretzschmar (maillot rayé), malgré un audacieux plongeon de Schoenhenzel, va marquer le 2e des cinq buts.

Monaco, co-leader de 2e division. De g. à dr. : Toris, Demaret, Rachinski, Meuris, Rabstejnek, Germain, Grizzetti (ent.). Accroupis : Palluch, Conti, Kretzschmar, Pedini, Brandaozinho.

MONACO ET BESANÇON ONT LACHÉ TOULOUSE BATTU A LYON (2-3)

LA suspension de Bouchouk et la blessure de Hadad ont fortement handicapé l'équipe toulousaine, qui dut s'incliner à Lyon devant une formation en plein redressement.

Les Toulousains ont, en conséquence, perdu contact avec Monaco et Besançon qui, eux aussi, jouaient sur terrain adverse.

La virtuosité individuelle des vedettes monégasques a, en effet, désorganisé la défense du Red Star battu 0-5. Les Francomtois de Besançon n'ont battu Alès que par deux buts à un, mais en laissant bonne impression.

Troyes a été une autre victime de la journée en perdant un point précieux à Nantes.

Enfin, Rouen, très décevant, s'est fait battre sur son terrain des Bruyères par les courageux Perpignanais.

Avec sept points de retard sur Monaco et Besançon, les Rouennais ont peut-être laissé échapper, une fois de plus, leur chance de lutter pour l'accession en première division.

F. H.

LYON-TOULOUSE (3-2). Sous la menace d'un avant toulousain, le goal lyonnais Duval, qui plonge, va s'emparer du ballon, tandis que Lerond a glissé en voulant intervenir (Téléph.).

ST. FRANÇAIS-ADMIRA DE VIENNE (4-1), au Parc. L'avant centre du Stade, Jonsson, le meilleur sur le terrain, shoote, prenant Weissenbock à contre-pied. A g. : Beaucomont (11).

Division II

Angers b. Béziers, 1-0.
Lyon b. Toulouse, 3-2.
Besançon b. Alès, 2-1.
Strasbourg b. Grenoble, 4-1.
Nantes et Troyes, 2-2.
Perpignan b. Rouen, 2-1.
Toulon b. Cannes, 2-1.
Valenciennes b. C.A. Paris, 2-0.
Monaco b. Red Star, 5-0.

	Pts	J	G	N	P	p.	c.
1. MONACO	15	9	7	1	1	31	4
2. Besançon	15	9	7	1	1	25	8
3. Troyes	13	9	5	3	1	16	8
4. Toulouse	13	9	6	1	2	20	11
5. Lyon	13	9	5	3	1	14	10
6. Strasbourg	11	8	5	1	2	26	11
7. Cannes	10	9	4	2	3	17	15
8. Rouen	9	9	4	1	4	14	15
9. Angers	9	9	4	1	4	9	12
10. Perpignan	8	9	3	2	4	15	13
11. Nantes	8	9	3	2	4	18	20
12. Toulon	8	9	4	0	5	17	20
13. Valenc.	6	8	1	4	3	9	11
14. Grenoble	6	9	2	2	5	9	18
15. Béziers	5	9	2	1	6	8	18
16. C. A. Paris	5	9	2	1	6	9	24
17. Red Star	3	9	0	3	6	8	30
18. Alès	3	9	1	1	7	6	23

Un palmarès éblouissant!
FOOTBALL : CHAMPIONNAT DE FRANCE 1951 à 1952, O G C NICE
RUGBY : CHAMPIONNAT DE FRANCE 1951, U S CARMAUX
CYCLISME : RECORD DU MONDE, 13 OCTOBRE 1951 MEFFRET
FOOTBALL : COUPE DE FRANCE 1952, O G C NICE
RUGBY : CHAMPIONNAT DE FRANCE 1952, F C LOURDES
ETC..., ETC..., ETC...
HUNGARIA
CHAUSSURES ET BALLONS
DE SPORT
HAVAS

APRÈS LES BUTS DE BARATTE ET PENVERNE, TOUS LES ASSAUTS DES ATTAQUANTS

Roger Marche, Jonquet, Gianessi, Penverne et Ruminski ont

Un succès qui fera époque !

De l'un de nos envoyés spéciaux **Lucien GAMBLIN**

VIENNE. — Le succès de l'équipe de France sur celle d'Autriche aura un retentissement considérable dans le monde du football. Il est plus convaincant que la victoire remportée le 5 octobre dernier sur le onze représentatif de l'Allemagne, parce qu'il fut acquis en territoire étranger et sur une formation d'une valeur supérieure à celle d'outre-Rhin.

Félicitons donc vivement les joueurs français qui ont inscrit au palmarès de notre football ce succès qui fera époque et, surtout, signalons combien il fut remarquable dans le domaine de l'activité, du courage et de l'abnégation.

La tenue de nos représentants, qui luttèrent du commencement à la fin d'une partie sans merci avec un cœur de lion, est digne de tous les éloges.

Cependant, il convient de déclarer, sans plus tarder que, dans l'ensemble du match, le meilleur jeu fut fourni par l'équipe d'Autriche qui, sauf en lignes arrières, rappela en tous points le football fin, délié et varié du fameux Wunderteam d'avant guerre.

Cela ne diminue pas la valeur de notre victoire, au contraire. Car vaincre une formation aussi brillante, aussi valeureuse et aussi instruite des choses du football n'est pas à la portée de tous...

Les joueurs autrichiens, virtuoses du ballon, ont continué à donner dans le travers du jeu latéral quand ils approchent du but adverse et ont recherché à l'infini la meilleure position de shot.

Ils ont fait preuve, au surplus, d'une singulière imprécision dans leurs tirs au but.

LES BUTS FRANÇAIS : DEUX MERVEILLES

Les Français, à beaucoup près, n'ont pas lancé autant d'attaques que leurs opposants, mais leurs offensives, prises souvent sous le signe de la contre-attaque, ne visèrent pas à se passer et se repasser le ballon.

Nos compatriotes jouèrent plus directement que les Autrichiens.

Les deux buts marqués, 10e et 26e minutes par Baratte et Penverne, furent des merveilles d'exécution, tant par leur conception nette et intelligente, que par la décision qui termina le fin et habile travail entrepris.

Les Autrichiens furent surpris par ces deux buts auxquels ils ne s'attendaient guère étant donné la physionomie du jeu depuis le début.

Ils accentuèrent leur pression et seuls les nôtres se donnèrent de l'air au moyen de longs dégagements aux avants qui, progressant par groupes de trois ou quatre, forcèrent les défenseurs autrichiens à utiliser fréquemment les sorties en touche pour éviter d'être débordés.

C'est miracle que, jusqu'à la mi-temps, nos adversaires, employant au mieux tous leurs moyens, n'aient pas réussi à marquer au moins un but.

Tendus à l'extrême et vaillants jusqu'au sacrifice, nos arrières, nos demis et notre portier Ruminski intervenaient sans cesse, de la tête et du pied, pour repousser une balle qui leur revenait constamment.

Deux à zéro au repos contre l'équipe d'Autriche ! C'était beau, c'était inespéré, et l'on craignait le pire dès que fut donné le coup d'envoi de la seconde mi-temps.

PENALTY : 2-1...

Nos craintes parurent se justifier.

A la 48e minute, quand Meano se lança à la poursuite du demi droit autrichien Hanappi, qui l'avait évité et filait à toute vitesse vers notre but, le petit ailier rémois rejoignit son rival et, d'une charge un peu irrégulière, le coucha à terre. « Penalty », indiqua l'arbitre. Et le but fut marqué par l'intérieur droit viennois Walshofer.

Notre équipe allait-elle payer les efforts épuisants qu'elle avait prodigués au cours de la première partie du match ? Se faire remonter à la marque et, qui sait, se faire dépasser ?

Mais c'est là où les nôtres firent preuve d'un esprit de sacrifice au-dessus de tout éloge : ils serrèrent les dents, courant après toutes les balles, attaquant chaque adversaire en possession du ballon. Ils dégagèrent leur camp, sans cesse envahi, tout en ne manquant pas une occasion d'attaquer.

Cela leur réussit pleinement, car, à trois reprises, Cisowski eut le but au bout du pied, mais deux fois il shoota au-dessus et, la troisième, fut fauché et légèrement blessé, à un mètre de la ligne des 16 mètres !

Mais combien de fois les Melchior, Walshofer, Koerner, Dienst, auxquels l'incomparable Ocwirk prêtait sans cesse son concours, nous donnèrent-ils le frisson !

Heureusement, nos Ruminski, Marche, Gianessi, Jonquet, Penverne et, à un degré moindre, Bonifaci, dont on ne dira jamais assez combien ils se donnèrent corps et âme pour assurer le succès de l'équipe de France en ce jour faste du 19 octobre 1952, surent tenir jusqu'au coup de sifflet final et méritèrent largement d'être cités à l'ordre du football français.

Allons ! l'équipe de France, dimanche, à Vienne, a battu une grande formation...

Il faut comprendre tous les joueurs de l'équipe de France dans un même compliment.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, tous ont fait leur devoir et peuvent être fiers du résultat acquis.

Les meilleurs furent, dans l'ordre : Marche, Jonquet, Gianessi, Penverne, Ruminski. Le début de partie de Méano fut remarquable. Par la suite, le petit ailier baissa de pied, mais, comme ses camarades de l'attaque, il dut souvent sacrifier à la défense.

Kopa n'a pas été aussi brillant qu'à son habitude. Baratte, comme toujours, travailla d'arrache-pied.

Cisowski mit à son actif quelques bons exploits, mais ne réussit pas dans ses tirs au but.

Strappe fut, peut-être, le meilleur de la ligne. Il travailla beaucoup, souvent avec efficacité.

Du côté autrichien, la ligne d'avants fournit un match sensationnel, réserve faite de son manque d'efficacité.

A la mi-temps, les Autrichiens changèrent Ocwirk et Keller de place. Le nouveau venu prit la place du demi centre d'Austria, dès la reprise. Ocwirk, en effet, appuya mieux que Keller le travail de ses avants.

La défense autrichienne fut brillante. Zeeman, malgré les deux buts marqués contre lui et qu'il ne pouvait arrêter, fit un bon match.

Roeckl et Happel sont des hommes qui aiment à rester près de leur ligne de but. Ils jouent rudement et ne s'embarrassent pas de fioritures.

L'arbitrage de M. Ellis fut impartial, mais sans grande couleur, et il ne rappela que de loin son compatriote Evans qui dirigea, le 5 octobre, à Colombes, le match France-Allemagne.

LES MINUTES QUI COMPTENT...

PREMIERE MINUTE : Méano, sur un centre-shot, oblige Zeeman à réussir un arrêt difficile.

HUITIEME MINUTE : Sur passe de Ocwirk, Dienst s'échappe, se dirige vers l'aile droite, se rabat et shoote en force. La balle touche le poteau, mais Ruminski la dévie en corner.

DIXIEME MINUTE : Sur une magnifique action de Méano, Strappe et Cisowski, Baratte, au poste d'avant centre, reprend du gauche et marque imparablement.

SEIZIEME MINUTE : Ruminski arrête un dur shot de Melchior, puis doit plonger encore sur un envoi de Walshofer.

VINGT-SIXIEME MINUTE : Action combinée de Penverne et Cisowski. Le Rémois, en possession de la balle, shoote « en pointu » dans le coin droit de la cage viennoise et marque.

TRENTE-HUITIEME MINUTE : Walshofer passe Jonquet et shoote au-dessus. Un tir de Dienst oblige Ruminski à plonger.

QUARANTE ET UNIEME MINUTE : Ocwirk passe la défense française, mais tombe sur Marche qui met en corner. Le corner, tiré par Koerner II, est arrêté par Ruminski.

QUARANTE-QUATRIEME MINUTE : Koerner II s'échappe et tire au but, mais au-dessus. Mi-temps : France, 2; Autriche, 0.

QUARANTE-SEPTIEME MINUTE : Shot d'Ocwirk arrêté par Ruminski. Hanappi s'empare de la balle au centre du terrain, descend à toute vitesse, arrive dans les dix-huit mètres français; mais il est rejoint par Méano qui le bouscule. Hanappi tombe au sol. L'arbitre ordonne penalty. Sur celui-ci, shooté par Walshofer, la balle touche le poteau, mais rentre dans le but français.

CINQUANTE-TROISIEME MINUTE : Magnifique passe de Baratte à Cisowski qui, seul devant Zeeman, shoote au-dessus.

SOIXANTE-DEUXIEME MINUTE : Passe de Baratte à Cisowski qui shoote à côté.

SOIXANTE-QUATRIEME MINUTE : Passe de Kopa à Cisowski, bien placé, mais qui shoote encore à côté.

La Fête du Courage...

De l'un de nos envoyés spéciaux

Guy CHAMPAGNE

VIENNE. — Zeeman, allongé sur le sol, tendit vainement les bras en avant. Les filets frissonnèrent comme agités par le vent et la balle acheva sa trajectoire tout au fond de la cage. Penverne, qui avait shooté du bout du pied, leva les bras au ciel et courut vers le centre, escorté de ses partenaires joyeux. La France menait 2 à 0.

Pas un applaudissement ne souleva la masse des 70.000 spectateurs du Prater. Pas un bruit, pas un cri; à peine un murmure de déception. Le public de Vienne avait décidé, une fois pour toutes, de ne pas manifester le moindre encouragement aux visiteurs.

Et c'est d'ailleurs dans le même silence réprobateur que Baratte avait marqué le premier but de l'équipe de France.

Les Autrichiens n'avaient d'yeux que pour les faits et gestes de leurs joueurs.

Mais cette sorte de conspiration du silence, cette atmosphère hostile ne réussirent pas un seul instant à écailler le cran et la volonté indomptables des tricolores pour qui c'était la fête du courage.

Ceux-ci cependant venaient de manger leur pain blanc.

Indifférents aux grondements de mécontentement, sourds aux acclamations qui saluaient les descentes autrichiennes, ignorant les cris d'encouragement qui soutenaient les hommes d'Ocwirk, les joueurs de l'équipe de France entreprirent un véritable travail de Romain : conserver coûte que coûte, vaille que vaille, les deux buts inespérés.

La fin justifie les moyens. La surface de réparation de Ruminski fut transformée, à partir de la 27e minute du match, en un véritable chantier sur lequel commença de s'élever une muraille qui devait être infranchissable.

Chacun paya de sa personne pour faire face au danger qui se présentait de toutes parts :

Une percée de Dienst. Jonquet, qui avait abandonné son air souverain, l'enrayait en dégageant de volée;

Un rush de Melchior. Marche se précipitait au devant de lui et mettait la balle en touche;

Un dribble menaçant de Koerner II. Gianessi interceptait en souplesse.

Et l'on voyait aussi Bonifaci s'accrocher, ratisser pour « contrer » les redoutables actions d'Ocwirk. On voyait Penverne, la mèche en bataille, se jeter au milieu de la mêlée et renvoyer la balle le plus loin possible. On voyait encore Baratte ou Strappe venir, en soutien, épauler l'action de leurs camarades et appuyer la défense.

Quand ils rentrèrent aux vestiaires, à la mi-temps, les spectateurs autrichiens, placés le long des touches, leur crièrent : « Mazel! Mazel! Vous avez de la chance! »

Oui, évidemment, nos représentants avaient eu de la réussite. Mais ils l'ont aidée de toutes leurs forces, de tout leur courage, allant parfois jusqu'à l'abnégation.

Ils savaient, en revenant sur le terrain, que la partie serait rude, et quand ils passèrent devant nous, les mâchoires serrées, on voyait sur leurs visages qu'ils étaient décidés à conserver cet avantage de deux buts qui constituait tout leur capital, un capital qu'il n'était pas question de faire fructifier...

Et la « fête » reprit.

Les Autrichiens se déchaînèrent, sous la direction de Walshofer et d'Ocwirk.

Dix fois, on crut que leurs vagues d'assaut allaient emporter notre défense; et cela surtout après ce penalty qui avait ramené la marque à 2 à 1.

Dix fois, on crut à l'égalisation. Mais la défense dépassée, il se trouva toujours un tricolore pour repousser la balle.

Et le beau rêve se transforma en réalité.

Aux vestiaires, Antoine Bonifaci, qui avait livré l'un des plus durs match de sa jeune carrière, s'effondra sur la table de massage, tendant sa jambe douloureuse au soigneur.

Jean Rigal, le sélectionneur, courait de l'un à l'autre, serrant ses hommes sur son cœur, les embrassant, mêlant ses pleurs de joie à leur sueur.

Roger Marche, affalé sur un banc, n'avait plus la force de délacer ses chaussures.

L'entraîneur Pibarot allumait en tremblant une cigarette, déjà moitié mâchée.

Seuls, Jonquet et Gianessi riaient. Les autres, épuisés, restaient sans voix. Ils n'avaient pas encore réalisé qu'ils venaient de réussir un exploit.

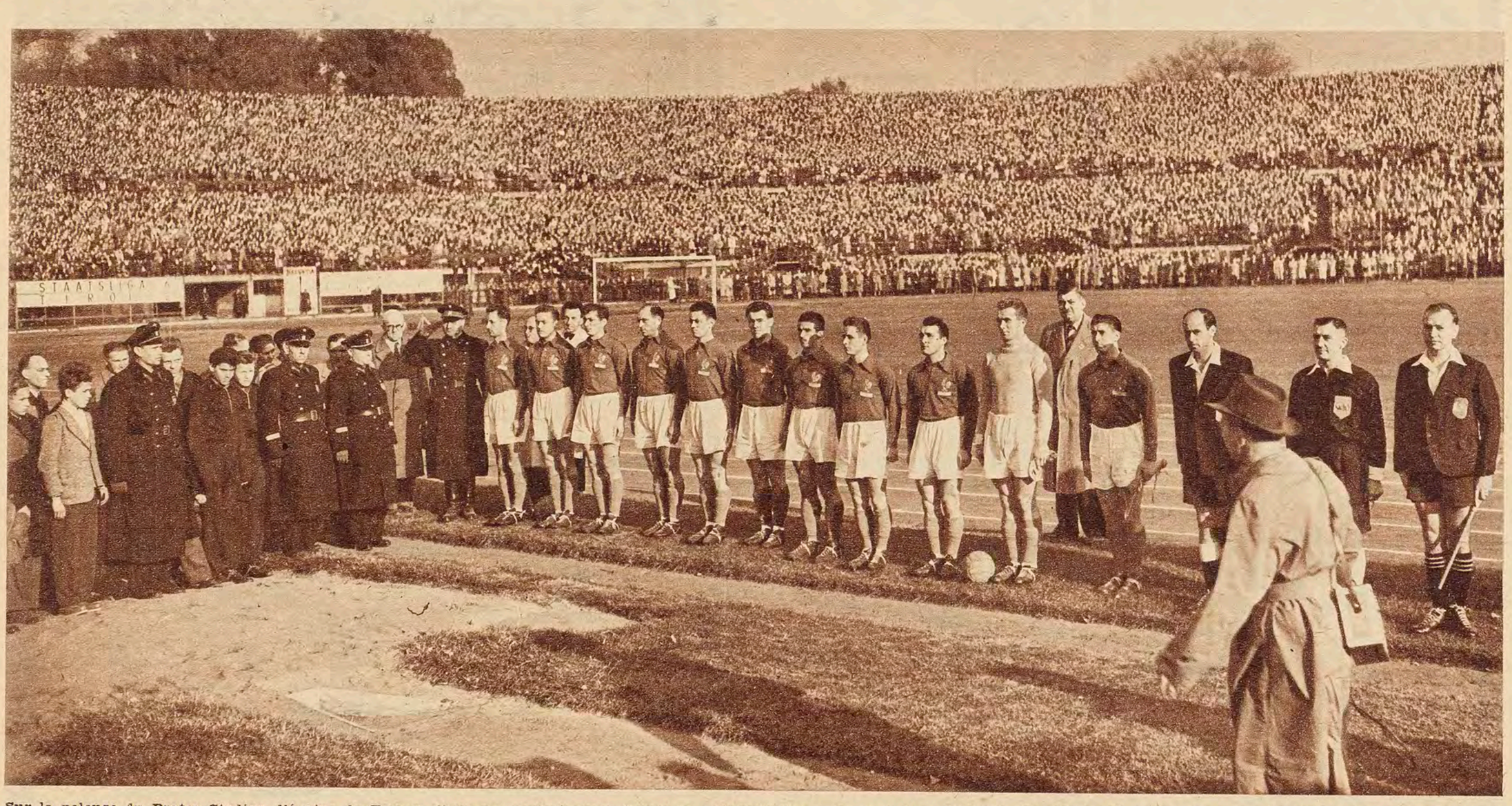
C'était un spectacle émouvant que celui de tous ces hommes, livrés à eux-mêmes et qui ne songeaient même pas à s'abandonner à la joie de la victoire, tant avait été dur l'effort qu'ils avaient dû fournir pour l'obtenir.

La grande satisfaction de cette rencontre sera la « découverte » de l'arrière droit Gianessi, qui a prouvé qu'il avait largement sa place dans le onze tricolore.

Gianessi sera un digne pendant de Marche à l'arrière de notre défense.

AUTRICHIENS SE SONT BRISÉS SUR LE MUR DE LA DÉFENSE FRANÇAISE

signé, par leur superbe héroïsme, le " miracle " de Vienne



Sur la pelouse du Prater Stadion, l'équipe de France, figée au garde-à-vous, écoute la « Marseillaise ». De g. à dr. : Jonquet, Bonifaci, Cisowski, Marche, Penverne, Strappe, Gianessi, Kopa, Meano, Ruminski, et le capitaine du onze tricolore, Baratte. Les tribunes du stade de Vienne (65.000 places) sont archicombles, et tous les spectateurs écoutent, debout, notre hymne.

L'inter gauche français, Strappe, s'était avancé seul à proximité des buts autrichiens. Le goal Zeeman a été contraint de sortir précipitamment, et c'est au pied qu'il va dégager.

Sur un shot autrichien, en hauteur, venu de loin, notre gardien, César Ruminski, arrête la balle in extremis. A g. : Marche, qui s'était replié, marque de près le redoutable Ocwirk.

Voir en pages 10 et 11, la suite du reportage photographique de nos envoyés spéciaux, Robert Covo et Albert Iorwitz

L'ECOLE DU GARDIEN DE BUT
de **René VIGNAL**

3.- LE PLONGEON

L'ACTION la plus spectaculaire du jeu du gardien de but est incontestablement le plongeon. Le plongeon, c'est avant tout la détente. Cette dernière ne s'acquiert pas. On l'a ou on ne l'a pas, mais elle se cultive, se travaille, se développe.

Pour vous perfectionner dans l'art du plongeon, il vous faut posséder un excellent coup d'œil.

Le coup d'œil est la « gâchette » qui déclenchera le jeu des muscles. La pratique du ping-pong (moi-même je joue assidûment au tennis de table) l'exercera.

La détente par elle-même sera améliorée par des sauts en longueur et hauteur et des bonds successifs à la suite de brefs sprints.

Vous savez (comme moi) que nous avons tous un mauvais côté. N'hésitez donc pas à corriger ce défaut à l'entraînement.

Au moment où vous « montez votre détente », arrêtez votre bond dans l'espace avant de retomber au sol.

Un dernier tuyau : n'hésitez pas à « partir » sur un tir dès que vous « sentez » que l'avant va shooter. Vous n'ignorez pas que vous jouez votre arrêt à une fraction de seconde près et n'oubliez pas que vous devez avoir toujours les yeux fixés sur la balle. — R.V.

Le plongeon est l'ultime geste de défense du gardien de but. Il ne doit être employé qu'en cas de nécessité, quand la balle passe hors de portée. Ici, avancé, je détourne le ballon sur ma gauche.

Détente sur un tir qui m'a pris à contre-pied. Je pivote sur la jambe gauche et m'élance pour un plongeon horizontal. Je suis battu, mais, avancé et l'angle de tir réduit, la balle passe à côté.

Autre détente à l'horizontale sur penalty. Il faut fixer intensément la balle et ne pas « voir » les yeux du tireur qui cherche à vous feinter. Ici, je me suis élancé sur place, le règlement m'interdisant de bouger. J'ai pivoté et plongé vers la balle qui rentrera dans le coin gauche. Détente sans élan sur le côté. J'ai pivoté dans la direction de la balle shootée avec force.

Un classique de la photo sportive : le plongeon du gardien de but de Roubaix, Julien Da Rui, « fixé » par le reporter Bienvenu. Modèle de la détente horizontale, corps bien en ligne, Da Rui a réussi là un plongeon parfait. Il a « arrêté », dirait-on, sa chute dans l'espace. La balle pénétrera quand même dans les filets, car le shot était imparable. Cette photo peut servir d'exemple à tous. Etudiez-la attentivement.

Réduire l'angle de tir est très important. Nous verrons d'ailleurs cette question dans la leçon sur le « placement ». Ici, je plonge en avant, bras tendus devant moi pour réduire la surface vulnérable et aussi obliger l'attaquant à shooter immédiatement. Je me protège d'un choc possible avec les bras, tête rentrée. Je me suis élancé après une brève course, corps en extension.

J'AI ÉTÉ SERVI, A ROTTERDAM,

"POUR mes débuts dans le onze national, j'ai été servi ! » ...Tel était le titre d'une confidence faite à « But et Club », il y a trois ans et demi, après le match France-Hollande que nous avions joué et perdu à Rotterdam et qui marquait mes débuts dans l'équipe nationale.

Oui, pour mes débuts, j'avais été servi : quatre buts dans la cage. Nous avions été battus largement et il s'en était fallu de peu que nous prenions un « carton » devant un onze néerlandais extrêmement fort, très rapide, et dans lequel brillaient deux joueurs qui se sont fait un nom depuis : l'extraordinaire Faas Wilkes, qui vient d'être transféré pour une poignée de millions de lires à Turin, et le brillant Timmermans, bien connu maintenant des sportifs français.

Je vous ai déjà dit qu'à cette époque le onze du Racing tournait rond. Le « tourbillon » avait la vogue, nous gagnions des matches, j'étais en forme et c'est pourquoi M. Gaston Barreau et son conseiller technique, M. Gabriel Hanot, m'avaient désigné pour faire partie du onze tricolore qui devait disputer deux matches en une semaine : le premier à Rotterdam, contre la Hollande; le second à Glasgow, contre l'Ecosse.

C'était pour moi la grande consécration; je prenais la succession de Julien Da Rui, au milieu de mouvements divers, comme on dit en politique.

Julien Da Rui avait été limogé à la suite d'un match France-Belgique au cours duquel il ne s'était pas montré — avaient estimé les responsables du onze tricolore — aussi brillant qu'à l'habitude.

Le grand goal nordiste conservait cependant de fidèles partisans et ma sélection n'avait pas été approuvée à l'unanimité...

Cependant, j'étais confiant. Devant moi, j'allais retrouver mon habituel équipier Marcel Salva, avec qui je m'entendais parfaitement. Il y avait encore Jonquet, Marche et Hon. L'ensemble paraissait solide; nous étions, semble-t-il, à l'abri d'une surprise. Mais, c'est bête, en football, il n'y a pas de vérité absolue et le sort d'un match dépend souvent d'un rebond de balle. A Rotterdam, toutefois, la pelouse était en parfait état...

Après un départ à 400 à l'heure, dans un magnifique « Consolidated Convair », dernier-né de la technique américaine, sous les yeux de quelques supporters qui nous avaient accompagnés au Bourget, l'équipe de France établit son quartier général à Scheweningen, plage élégante de la mer du Nord, pas très loin de Rotterdam.

Jusqu'au moment du match, nous avions eu la tête bourrée de conseils et de conférences techniques et tactiques, et je dois avouer que je ne me sentais pas très sûr de moi dans le car qui nous emmenait vers le grand port néerlandais.

Si vous voulez avoir une idée du stade de Feyeuroord où se disputait le match, imaginez un gros bateau avec ses structures métalliques, ses mâts, ses drapeaux multicolores et aussi une foule grouillante massée à sa base comme pour un départ.

Le moral de l'équipe de France était au beau fixe; j'étais le seul à être ému. Les anciens : Jonquet, Marche, Batteux, Baratte, Cuissard, Prouff, eux, étaient tranquilles et sûrs. On leur avait tant dit qu'ils devaient gagner parce qu'ils étaient les plus forts. Bref ! nous allions entrer sur le terrain pour donner la leçon aux Hollandais et leur montrer ce dont était capable une équipe au système de jeu aussi évolué que le nôtre, aussi « moderne » dans ses conceptions.

De tout ce qu'on nous avait dit, j'avais surtout retenu ce mot d'ordre maintes fois répété par l'entraîneur et les sélectionneurs :

— Il suffira de marquer Wilkes. Si celui-là est muselé, le match est gagné.

Pour débuter dans la cage tricolore, j'avais bien fait les choses : un magnifique pull-over vert vif et aussi un trac fou.

Les premiers mots de français qui frappèrent mes oreilles quand nous pénétrâmes sur le terrain furent :

— Da Rui dans la cage ! Da Rui dans la cage !

Cette revendication des supporters tricolores qui étaient nombreux à avoir effectué le déplacement de Rotterdam était peut-être légitime, il ne m'appartient pas de la juger, mais elle ne contribua pas à me rendre de l'assurance.

— Da Rui est venu de Roubaix. Il est dans les tribunes et il a dit qu'il était prêt à jouer si jamais tu étais blessé, me souffla quelqu'un.

C'était gai.

— T'en fais pas, René, ça ira, me lança Marcel (Salva), au moment où nous terminions un arc de cercle pour nous placer juste devant les tribunes au garde-à-vous, afin d'écouter les hymnes.

Les Hollandais, figés dans leur maillot orange, étaient blancs et presque tous blonds.

Les nôtres piaffaient sur place, mais s'immobilisèrent aux premiers accents de « La Marseillaise ».

C'est un peu cocardier, mais ça vous fait toujours quelque chose d'entendre le chant national sur une terre étrangère, au milieu d'une foule énorme, debout et déférente.

Un frisson me parcourait tout le corps et j'avais hâte qu'on nous libérât.

J'avais besoin absolument de toucher la balle. Tout de suite.

Les quelques secondes d'entrainement sur un but, tandis que les deux capitaines disputent le toss, allaient me détendre un peu. Mais non... Juste le temps d'arrêter la balle une fois, de la renvoyer, de la détourner une seconde fois, et c'est le coup d'envoi.

Le coup d'envoi de mon premier match international. Celui dont toute ma carrière allait peut-être dépendre. Je suis au milieu de ma cage, je n'ai pas de casquette. Nous avons le soleil dans le dos et j'ai enduit mes mains de résine afin que la balle ne m'échappe pas.

Tiens ! le match est déjà commencé et nous dominons...

La balle est de l'autre côté du terrain, et Hon qui monte à l'attaque la pousse devant lui, vers les buts du géant hollandais Kraak.

STAN CURYL A GAGNÉ A BORDEAUX SES GALONS D'INTERNATIONAL "A"

De l'un de nos envoyés spéciaux Pierre LAGOUTTE

BORDEAUX. — Comme leurs aînés à Vienne, les Cadets de France B ont triomphé à Bordeaux de leurs adversaires autrichiens par un but d'écart (1 à 0).

Ce résultat était acquis à la mi-temps. A la 25e minute, en effet, Saunier, exploitant un centre d'Alpsteg, avait shooté en coin à mi-hauteur et le poteau droit avait détourné le ballon au fond des filets de Pelikan.

Durant toute la partie, les Autrichiens exposèrent leur brio, leur talent de manœuvriers et leur technique remarquable.

Comme ils en ont l'habitude, les avants au maillot blanc procédèrent par passes redoublées, mais ils avaient trop le désir de pénétrer avec la balle dans la cage de Colonna pour réussir.

Kominek eut cependant à deux reprises le but d'égalisation au bout du pied. En chaque occasion, il poussa le ballon à côté de notre but. La première fois, il était légèrement hors jeu, mais la seconde il pouvait arracher le match nul et ses camarades, qui avaient cheminé avec application à travers notre rideau défensif, manifestèrent clairement leur réprobation.

On pourrait, à la lecture des lignes qui précèdent, s'imaginer que nos « B » n'ont pas mérité leur victoire. Cela serait faux. On est peut-être un peu déçu par son manque d'ampleur, mais il convient de dire que le gardien visiteur Pelikan fut remarquablement inspiré et para avec brio des tirs très appuyés de Piantoni, d'Alpsteg et de Garriga (sur coup franc) avant le repos, de Walorysek (deux fois) après la pause. En outre, sa transversale lui évita de s'incliner sur un essai de Piantoni. Colonna eut moins de travail que lui, mais il dut, dans des circonstances difficiles, parer aux actions subtiles de Stojaspal.

Les forfaits de Ferry (jeudi) et de Gransart, cloué par une très forte angine quelques heures avant le coup d'envoi, avaient contraint les sélectionneurs Gaston Barreau et Paul Nicolas à modifier sensiblement l'équipe qu'ils avaient prévue.

On eut ainsi un essai inattendu, celui de Marcel, au poste d'arrière, tandis que le réserviste Louis devenait titulaire comme demi droit.

Comme le second arrière, le Rennais Lemaitre, paralysé par le trac, n'était pas lui-même, on put se réjouir de la présence, au sein de notre défense, d'un Garriga en grande forme. Sans l'autorité du puissant Bordelais, nous risquions un désastre.

L'ailier gauche de Sète, Curyl, fut notre meilleur attaquant, celui dont le rendement fut le plus constant.

Paul Nicolas et Gaston Barreau déclaraient du reste après la rencontre :

« Curyl est le seul joueur de la France B qui puisse actuellement prétendre à l'équipe A. »

Sera-ce pour le match du 11 novembre contre l'Irlande ? Il est trop tôt pour l'affirmer. Mais il est certain qu'il montera en équipe « A » avant la fin de la saison.

Il importe de signaler, en dehors de Curyl, le très bon match de Colonna, de Garriga et le courage de Saunier qui, étroitement surveillé, se battit néanmoins sans relâche jusqu'au coup de sifflet final.

Louis, incorporé dans la ligne médiane, mérite également la citation.

FRANCE B-AUTRICHE B (1-0), au Stade Municipal de Bordeaux. Sous l'œil de Lemaître, le gardien de but de l'équipe de France B arrête le ballon, tandis que les Autrichiens Cejka et Epp arrêtent leur élan. A dr.: Garriga.

L'unique but de la partie marqué par Saunier. Sur une passe de Garriga, Alpsteg file sur la droite, évite Schleger, et centre. Saunier reprend dans la foulée et marque d'un shot à mi-hauteur.

Colonna, alerté, dégage du poing le ballon que tentait de reprendre Haummer (Téléphotos).

POUR MES DÉBUTS TRICOLORES...

C'est vrai que nous jouons bien. Les Hollandais se défendent. Voilà Gabet qui file le long de la touche; il centre, Baratte reprend : but !

Nous menons : 1-0 !

Je saute en l'air et m'agrippe aux filets. Il n'y a pas même deux minutes de jeu. Qu'est-ce qu'on va leur « donner » !

Oh !... mais attention, voilà l'avant centre Brandes qui fonce. Ah ! bien... Jonquet a dégagé.

Je n'ai pas encore touché la balle.

Wilkes a passé Hon. Il sert Timmermans qui accourt. Mais Salva est là. Il a la balle... Alors je ne sors pas. Non, il ne l'a pas... je sors. Ah ! il la reprend. Il va me la donner... Mais que fait-il ? Je m'élance comme un fou. Timmermans arrive avant moi. Je plonge dans le brouillard... Je suis à terre et je ne vois plus rien...

Le bruit grondant du stade m'annonce que le but est marqué.

— Alors Marcel ?

— Fallait sortir plus tôt, René !

Jonquet, dans les filets, renvoie la balle vers le centre du terrain pour l'engagement.

Ah ! là, là... quelle histoire ! Ce but égalisateur semble avoir donné des ailes aux Hollandais. Voilà Rijvers qui file; il passe à Wilkes; mais que fait Prouff ? Un shot. Je sens le contact du ballon contre ma poitrine. Celui-là, je l'ai bien. Et hop ! un dégagement vers Gabet. Mais les Hollandais reviennent. Tir de Timmermans : à côté. Shot de Wilkes : au-dessus. Ça chauffe. Et je dois plonger dans les jambes de Brandes.

Nous sommes archidominés.

Nos avants n'ont pas le droit de toucher à la balle.

Attention à Timmermans !

Trop tard ! Je plonge, mais j'entends les hurlements de la foule et je vois mes filets frissonner juste dans le coin gauche au contact de la balle.

2-1 pour eux.

Il ne s'agit plus de donner la leçon.

Et ça revient...

— Surveille Wilkes, Louis.

— Marque Timmermans, Jean.

Je m'égosille. Ça barde ! Les joueurs au maillot orange sont partout. Les 60.000 spectateurs manifestent leur joie en s'asseyant et en se relevant plusieurs fois de suite. Ça fait un mouvement de houle dans le stade qui me donne mal au cœur.

Flamion se fait siffler hors jeu comme il allait marquer. Pas de chance ! Les revoilà. J'arrête coup sur coup deux shots de Timmermans, qui se promène. Prouff est toujours par terre. Je fois un mauvais blocage sur un dur tir de Lenstra, mais Roger Marche est là, qui renvoie d'un grand coup de botte.

Il fait chaud. Je sens la sueur qui coule dans mon cou. Et c'est justement comme je me dis que je boirais bien un demi de bière fraîche que Wilkes en profite pour m'envoyer un de ces boulets de canon que j'expédie, en me détendant à fond, sur la barre.

La seconde d'après, Timmermans, seul devant moi, m'envoie aux « pâquerettes » pour la troisième fois !

Mi-temps.

Aux vestiaires, la note n'est pas à l'optimisme.

— Marquez de plus près.

— On ne voit pas la balle « devant ».

— Si vous la gardiez un peu, on pourrait tenir « derrière ».

— On a tout le travail.

— Les Hollandais en veulent terriblement.

— Le premier était pour toi, René, avec Salva. Celui-là, il est à vous...

Ah ! oui. Bien sûr... j'aurais peut-être pu sortir plus tôt. Mais, pour mes débuts, je n'avais pas été gâté. Vous parlez d'une fête ! Et ce n'était pas fini...

Deuxième mi-temps.

Le spectacle est permanent. Comme au cinéma. On a à peine engagé de nouveau que les Hollandais reviennent en trombe et s'installent dans nos dix-huit mètres comme chez eux.

Timmermans, qui a déjà marqué trois buts, n'a pas l'air content. Il domine Prouff qui n'est pas en forme. Il shoote une fois : à côté; deux fois : au-dessus; puis il donne à Lenstra qui manque de me battre d'un tir en coin que je détourne du poing.

La seconde d'après, Jonquet me sauve la mise presque sur la ligne.

Gabet, Flamion, Baratte, Batteux ne voient pas la balle. Alors, ils essaient de venir la chercher. Cela leur permet de nous donner un coup de main en défense. On en a besoin.

Wilkes s'en va seul. Il shoote. Tiens ! mon poteau droit est solide. Je n'ai pas bougé...

Wilkes s'agite de plus en plus. Il ressemble à un bourreau entouré de ses aides. L'arbitre belge, M. Franken, a une idée lumineuse en sifflant hors-jeu, juste au moment où Lenstra se présentait seul devant moi.

Puis je vais chercher la balle sur la tête de Wilkes.

Celui-là, il est fort...

Le public est content et il le fait voir. Il clame sa joie avec des cris gutturaux.

La pression se relâche un peu. Et Kraak a l'occasion de se réchauffer les mains sur deux envois de Baratte et Gabet.

Mais le jeu revient vite dans notre camp. Maintenant, l'équipe de France prend l'eau. C'est le naufrage. Je vous avais bien dit que le stade ressemblait à un bateau...

Wilkes fonce au milieu du terrain. Il a Hon à ses côtés, mais il le déborde. Il sprinte littéralement. Ah ! quel shot ! Je me détends dans un effort terrible de tous mes muscles. Ma main touche la balle, la dévie, mais elle retombe mollement dans le coin de la cage, tandis que je m'effondre au sol. C'est le quatrième but...

Il n'y en aura pas d'autre. Mais j'aurai encore jusqu'à la fin du match l'occasion de montrer aux Néerlandais que j'ai toujours du « jus » en réussissant quelques plongeons.

Le fameux Wilkes ne manquera pas lui non plus de me faire voir que le poteau gauche ne cède en rien en solidité à celui de droite.

Avec un peu de chance, on aurait pu en prendre six ou sept !

Mon entrée dans l'équipe de France pourrait bien être une sortie. Cependant, je ne crois pas, puisqu'on doit reprendre la voie des airs le lendemain pour Glasgow. En somme, j'ai presque un contrat pour deux matches. A moins que MM. Barreau et Hanot ne décident de dire à Da Rui de se joindre à notre troupe et d'aller prendre l'air de Hampden Park.

On se dispute un peu aux vestiaires entre nous, comme après toutes les défaites. Mais très peu...

L'équipe de France a encaissé une défaite qui va faire du bruit. Il y aura du remue-ménage. Enfin, on verra bien...

Prochainement :

" FRANÇAIS VOLANT ", A GLASGOW

DANIEL LANGRAND RÉPOND A VIGNAL

DANIEL LANGRAND, actuellement entraîneur de la Royale Association Athlétique, en Belgique, nous prie, courtoisement, d'insérer une mise au point qu'il estime nécessaire à la suite des Souvenirs de Vignal le mettant en cause :

« Je ne suis vraiment pas d'accord lorsque René dit que je ne m'imposais pas chez les pros. Ce qui signifierait, en argot sportif, que j'étais un « toquard ». Peu flatteur pour Vignal lui-même, puisque ce n'est, de son aveu même, qu'après quatre mois de lutte sans merci qu'il parvint à s'imposer. Vignal sait très bien que je n'ai jamais regagné « ma frontière belge bien persuadé de sa supériorité », mais simplement Avignon, repassé pro et auquel j'appartenais. Ceci dit, je m'incline devant la valeur remarquable de René. J'estime même qu'il n'a pas encore atteint son maximum. Une chose est certaine, c'est que nous devons beaucoup tous deux au même entraîneur, André Riou. »

L'AUTRICHE A SAUVÉ L'HONNEUR, A VIENNE, GRA

Trois exclusivités "But et Club-Le Miroir des Sports"

NOUS AURIONS PU MARQUER DEUX BUTS DE PLUS...

par **Jean BARATTE,** Capitaine de l'équipe de France

VIENNE. — Incontestablement, les Autrichiens sont supérieurs en technique. Mais je crois que notre victoire est méritée, car nous avons tout fait pour l'obtenir. Nous avons payé de notre personne; aucun de nous n'a flanché et chacun à fait son devoir, surtout en défense. Jonquet, Marche et Gianessi se sont battus comme des lions...

Le public autrichien nous a sifflés à plusieurs reprises. Ce fut injuste, car s'il est vrai que notre équipe fut dominée par les Viennois, il est vrai également que nous aurions pu marquer deux buts de plus si Cisowski avait eu un peu plus de réussite dans ses tirs.

A deux reprises, en effet, l'avant centre du Racing, seul devant Zeeman, aurait pu marquer. Mais il ne faut pas en demander trop. Gagner à Vienne est déjà un exploit qui, je crois, fera date dans l'histoire du football.

LES VIENNOIS JOUENT DUR : IL A FALLU SE BATTRE !

par **Roger MARCHE**

VIENNE. — Ah ! là là ! quelle histoire !

Les Autrichiens nous en ont fait voir de toutes les couleurs... Mais vraiment, je crois qu'ils ont trouvé à qui parler !

Il n'était pas question pour nous de les laisser passer. Les dix-huit mètres de Ruminski étaient transformés en champ de bataille. Je vous jure que les Viennois jouent dur, surtout Ocwirk qui ne ménagea pas les chevilles de ses rivaux.

Cependant, nous avons fait preuve de courage et je crois que l'équipe de France a mérité son succès, car, vraiment, elle a montré un cran extraordinaire.

Nous n'avons pas laissé passer non plus chaque occasion de contre-attaquer.

Le jeu des Viennois nous a troublés au début par sa précision. Mais nous avons compensé celle-ci par une débauche d'énergie et de dynamisme.

Incontestablement, le onze tricolore a réussi là une magnifique performance.

Nous avons maintenant une grande défense

par **Jean RIGAL** (Sélectionneur)

VIENNE. — M. Jean Rigal, qui représentait le comité de sélection à Vienne, a bien voulu, dans ce court article, nous confier ses impressions :

— Je suis vraiment très satisfait du résultat obtenu par les joueurs de l'équipe de France.

Ils avaient affaire à des footballeurs supérieurs en technique, mais ils contrebalançaient ce handicap par une verve, un dynamisme et un brio si grands qu'ils ont largement mérité leur victoire.

Pourquoi faire la fine bouche? Oui, bien sûr, nous avons été souvent dominés. Mais seul le résultat compte...

Il ne faut pas oublier qu'en fin de match, nous aurions pu marquer, quand, les Autrichiens déçus de ne pas voir leurs efforts se transformer en buts, nous avons repris à notre tour la direction du jeu.

Certes, Zeeman fut moins souvent en danger que Ruminski. Mais il faut croire qu'il était moins bien protégé puisque Baratte et Penverne réussirent à le battre, alors que notre gardien, lui, ne s'inclina qu'une seule fois, et encore sur un penalty!

La victoire de Vienne sera celle de nos défenseurs.

Nous avons maintenant une grande défense et, croyez-moi, dans une équipe, il est précieux de posséder des hommes capables de conserver un résultat.

(Recueilli par G. C.)

Nos photographes sont rentrés à Paris par avion spécial

TOUJOURS présent lors des grands événements du sport international, « But et Club-Le Miroir des Sports » a, une nouvelle fois, cette semaine, accompli un gros effort à l'occasion de la rencontre France - Autriche de football. Quatre envoyés spéciaux étaient à Vienne et ont assisté à la sensationnelle victoire du onze tricolore sur ses rivaux. L'objectif de nos reporters-photographes, Robert Covo et Albert Iorwitz, a saisi les moindres phases de cette partie émouvante et leur production a été rapportée de la capitale autrichienne par notre avion spécial, dans la soirée. « But et Club-Le Miroir des Sports » est heureux de pouvoir offrir à ses fidèles lecteurs la reproduction imagée du succès français, moins de vingt-quatre heures après qu'il eût été acquis par nos footballeurs.

L'inter droit autrichien, Walzhofer (maillot blanc), est aux prises avec notre demi centre Jonquet qui tente de l'arrêter. A gauche : Roger Marche accourt.

Notre avant centre Cisowski a repris une balle venue de l'aile. Il a shooté puissamment, mais au-dessus, tandis que Zeeman semblait battu. A dr.: Roeckl.

Sur une faute commise contre Wal à contre-pied, est battu. De g. à d

Une fois encore, Strappe s'est approché dangereusement des buts autrichiens, sur une action de la ligne d'attaque tricolore. Mais, cette fois, Zeeman a cueilli aisément la balle et s'apprête à dégager son camp.

Après vestiai

GRACE A CE PÉNALTY, RÉUSSI PAR WALZHOFER

ise contre Walzhofer, bousculé à l'épaule dans la surface de réparation autrichienne, l'arbitre anglais, M. Ellis, a accordé un penalty que l'inter viennois a magistralement transformé. Ruminski, pris ttu. De g. à dr. : Meano, Marche, Melchior, Bonifaci, Ruminski (de dos), Walzhofer et Koerner. Ce but, le seul que marquèrent nos adversaires, fut réussi 1 minute après le début de la 2e mi-temps.

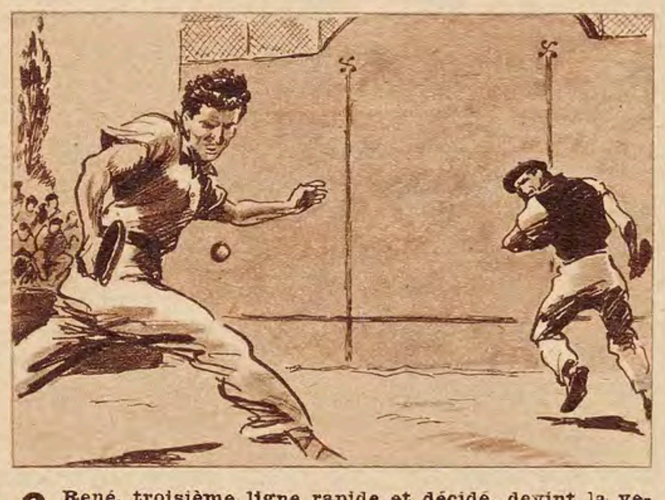
Après leur magnifique exploit, les « Tricolores », le maillot encore tout imprégné de sueur, regagnent leurs vestiaires, l'air satisfait. mais fatigués. De g. à dr. : Jonquet, Bonifaci, Penverne, Cisowski et Jean Baratte.

ROUEN-PERPIGNAN (1-2). Protégé par Sbroglia, qui repousse Roxe, le gardien Lupi contrôle le ballon des deux mains. Au fond : Gomez.

UNE CARRIERE PARMI TANT D'AUTRES :

RENÉ DUFFORT
le meneur de jeu

1 La sélection de René Duffort dans le treize de France qui rencontrera le Pays de Galles, samedi à Leeds, a surpris. On ne croyait plus que le capitaine-entraineur du Celtic rejouerait un jour dans l'équipe tricolore. Eliminé de la formation nationale l'an dernier, après l'échec de Hull, Duffort n'avait plus, semble-t-il, de prétentions. Ce ne fut pourtant pas l'avis des responsables de la Ligue. Duffort s'est réellement imposé depuis le début de la saison. Il est né le 20 avril 1923, à Soustons, mais il est depuis si longtemps sur la brèche qu'il passe pour un vétéran. Il débuta en 1940 dans les rangs de l'Association Sportive Soustonaise. Il aimait jouer au rugby mais il ne pensait certes pas, à l'époque, devenir une vedette. Il se préparait à succéder à son père pour diriger l'entreprise familiale de peinture en bâtiment.



2 René, troisième ligne rapide et décidé, devint la vedette de la formation. Il fut sélectionné dans l'équipe de la Côte Basque avec Lauga, Alvarez, Dubalen, Béraud, Jol. Il émigra à Dax et signa à l'Union Sportive Dacquoise. Il abandonna le pack d'avants et tint la place de demi d'ouverture ou trois-quarts centre. Pour ne pas être requis, il entra dans une mine de sel. Le travail était rude, mais René, inlassable, partageait ses loisirs entre le rugby et la pelote basque. Les techniciens lui prédisaient déjà une brillante carrière mais il ne voulut pas sacrifier le ballon ovale au trinquet. En 1944, il fit ses premières armes à « treize » avec le Stadoceste Toulousain. Il passa ensuite à l'Olympique et joua la finale contre Carcassonne, animé déjà par Puig-Aubert. Les Audois l'emportèrent, de peu, par 13 à 12.

3 Il retourna durant quelques mois à Soustons, mais il préférait le jeu à treize et, au début de la saison 46-47, il optait pour Roanne. En mai, il était champion de France et commençait aussi une brillante carrière internationale. Il compte dix-sept sélections, mais il est le seul à avoir tenu quatre postes différents : il fut, tour à tour, troisième ligne, trois-quarts centre, demi de mêlée et demi d'ouverture du treize tricolore. L'ancien poulain de Bob Samatan s'était toujours senti une âme d'éducateur. Déjà, durant son service militaire, qu'il effectua à la 3e base aérienne de Bordeaux, il avait donné des preuves de ses qualités d'entraîneur. Il avait « monté » un quinze qui remporta le titre. Cette saison, le Celtic est leader du championnat. Ce n'est pas tellement une surprise pour ceux qui connaissent René Duffort.

(Texte de Jo Meppen. — Dessins de Paul Ordner.)

MA BOTTE SECRÈTE

par

PUIG-AUBERT

" MALHEUREUX !

Et l'angoisse m'envahit à fallait affronter les

IL me paraît étrange de me pencher sur mon passé. Car je ne compte que vingt-sept ans, et j'ai bien la ferme conviction que ma carrière de rugbyman n'est pas terminée. J'espère participer encore à de nombreux matches sur tous les terrains de France et d'Angleterre. Que l'on ne considère pas ma venue à Paris comme un premier geste d'abdication, ni ma partie hebdomadaire au Celtic comme un chant du cygne. J'aime mon rugby, je lui suis reconnaissant de toutes les belles émotions qu'il m'a procurées; je lui sais gré de toutes les solides amitiés que je me suis fait; je veux lui consacrer encore de nombreux moments de ma vie, et à toute la belle collection de mes souvenirs, je veux encore en ajouter d'autres...

En attendant, c'est une joie pour moi de revivre, avec mes amis de « But et Club-Le Miroir des Sports », les bonnes heures — et les mauvaises — de ma vie de rugbyman. On s'imagine souvent qu'un international, comblé par la Providence, comme j'ai eu la chance de l'être, ne compte dans sa mémoire que des souvenirs de triomphe. Que de fois m'a-t-on dit :

« Pipette, toi qui est le recordman de la sélection, toi qui as battu les Anglais, les Gallois, les Australiens, toi qui, par tes coups de pied, as marqué tant de points, tu es un heureux de la vie, tu n'a jamais eu de coups durs, jamais d'inquiétude... »

Oh ! certes, encore une fois, je ne veux pas me plaindre. Au contraire... Mais je vous assure que des inquiétudes j'en ai eues, des inquiétudes qui ressemblaient singulièrement à de l'angoisse.

Quand je rassemble mes souvenirs, je pense à cette fracture de l'épaule qui m'éloigna de longs mois des terrains de jeux, je pense à mon départ de l'équipe de l'U. S. A. Perpignan, champion de France de rugby à quinze, je pense aux pleurs que j'ai versés un jour, à Leeds, au sortir d'un match perdu, sur l'épaule de notre président Paul Barrière, je pense à mille incidents survenus au cours de rencontres farouches et décisives. Mais, entre tous ces souvenirs, il en est un qui m'impresionne encore : il suffit que je l'évoque pour aussitôt en frissonner d'une angoisse rétrospective.

UNE EMOTION QUI NE S'EFFACERA JAMAIS !

On m'excusera de ne pas respecter l'ordre chronologique de ma carrière, mais, en commençant par ce souvenir en question, je me libère d'une véritable oppression. Ensuite, je voudrais placer le récit de mes souvenirs sous le signe de la plus profonde émotion de ma carrière.

C'était le samedi 15 mai 1951...

L'équipe de France de rugby à treize avait débarqué de l'avion, à dix heures du matin, à Sydney. Nous venions de France, nous étions partis de Marseille le lundi précédent. Je reviendrai plus tard sur certains détails qui n'ont pas été racontés de ce voyage aérien de cinq jours.

A Sydney, nous avions trouvé pour nous attendre un monde qui me paraissait considérable, tant il s'agitait et tant il était varié : il y avait, pour nous harceler, le cinéma, la radio, les journalistes, les photographes; il fallait parler devant un micro, poser devant un appareil, improviser une interview. Jusqu'alors, cette réception chaleureuse et sympathique n'avait rien d'alarmant.

Nous étions, au contraire, assez contents, assez flattés, et, avec plaisir, nous avions pris possession de l'hôtel qui devait constituer notre quartier général durant six semaines. Le stade se trouvait tout à côté, et nous avions été conviés à assister à un match organisé l'après-midi.

Ce match, qui opposait les équipes des deux grandes provinces de l'Australie, New South Wales et Queensland, était destiné à former l'équipe qui devait rencontrer la France, le 11 juin suivant, à Sydney.

Oh ! certes, nous fûmes bien reçus. A la mi-temps, comme à la parade, nous défilâmes, dans notre uniforme de rugbyman, survêtement bleu de France, précédés d'une vibrante musique militaire. Nous allions un par un, par ordre de taille, les plus petits devant... En présence de 60.000 spectateurs, nous parcourûmes ainsi, au pas cadencé, un tour de la piste ceinturant le terrain.

DES GEANTS SUR LA PELOUSE

Revenus face à la tribune officielle, nous écoutions la « Marseillaise », une « Marseillaise » qu'à vrai dire je percevais à peine, tellement j'étais impressionné, ému et angoissé. Car j'avais été considérablement estomaqué par la production des joueurs australiens.

« Qu'ils sont grands ! », me disait Merquey, qui écarquillait ses yeux.

« Qu'ils sont costauds », ajoutait Comès en sifflant entre ses dents.

« Eh ! bien, les gars », venait surenchérir Dop, qui apportait toujours son grain de sel dans toutes les conversations, « il va falloir en remuer des kilos d'os et de muscles ! »

Il me regardait en disant cela. Et Brousse, qui s'y connaît et qui est pourtant calme, s'exclamait :

« Ils ne cherchent que les chocs et les coups durs. Malheur aux petits ! »

Plus je regardais les Australiens, plus ils m'apparurent comme des géants descendus d'une autre planète.

« D'ici que tu sois pulvérisé, me disais-je, il n'y a pas longtemps à attendre ! »

Dans l'ambiance du stade, qui dépassait en intensité celle d'une corrida en Espagne, tout prenait à mes yeux des proportions fantastiques.

Je pensais à ma responsabilité de capitaine.

J'entrevoyais le désastre, et me répétais sans cesse :

« Malheureux, que sommes-nous venus faire ici !... »

Vraiment, je le confesse aujourd'hui avec beaucoup d'humilité, j'ai été en cet après-midi du 19 mai 1951, au stade de Sydney, épouvantablement impressionné; je me suis senti comme un enfant désarmé et sans défense. Il pourra s'écouler des saisons et des saisons de rugby, on pourra jouer des multitudes de championnats ou de matches internationaux, je n'oublierai jamais mon désarroi moral de Sydney. Mettez-vous du reste à ma place. Nous étions loin, très loin de chez nous, de nos amis, de nos conseillers, et nous tentions une aventure où nous mettions en jeu le prestige, non pas seulement du rugby français, mais de notre pays.

CHURCHILL EST TRANSFORME

Moi-même, à titre tout à fait personnel, je cherchais en vain un sujet de réconfort; je me suis trouvé au cours de ma carrière dans des situations critiques et le plus souvent m'en suis tiré avec un peu de chance. Mais là, je voyais opérer mon adversaire direct, l'arrière australien Churchill; il se montrait transcendant. Ses exploits, sa facilité, sa classe m'éblouissaient. Pourtant, je l'avais déjà vu jouer, trois ans auparavant, quand l'équipe d'Australie était venue, en 1948, opérer en Angleterre et en France. Deux fois, à Bordeaux et à Marseille, les Australiens avaient rencontré les joueurs français, les deux fois, ils avaient gagné. Moi, l'épaule brisée, j'avais assisté en spectateur à ces deux matches et j'avais remarqué ce jeune arrière de vingt ans, Churchill, d'une classe certaine, mais, enfin, accessible à nos moyens. Or, à Sydney, ce n'était plus le même homme, il était transformé, agrandi; sa classe s'était épanouie...

« Bon, me disais-je, moi, qui jouis d'une certaine réputation en France, je vais être dominé, peut-être ridiculisé, par ce Churchill... »

Ainsi donc, tout s'en mêlait. A un point de vue directement personnel, un peu égoïste, j'étais effrayé par la perspective d'une comparaison avec mon rival direct et, pour l'ensemble, je me sentais terrorisé par les joueurs australiens. Je devais sans doute être livide, et je crois que nombre de mes camarades n'étaient guère plus fiers que moi !

Au surplus, nous ne faisions pas impression sur nos hôtes. Je vois encore, à la réception qui suivit le match, le petit air de compassion dont s'accompagnaient leurs souhaits de bienvenue.

Je ne sais plus comment fut apprécié par mes camarades ce qui nous fut offert à cette réception.

« Do you drink ? »

« Yes, yes », répondait Dop, qui prétendait connaître l'anglais.

« Have a drink ? » insistait-on.

Je compris que l'on nous prenait pour des buveurs de vin, des gens qui savent apprécier le champagne, et que nous nous rapprochions beaucoup plus, à leurs yeux, du danseur mondain que du joueur de rugby !

Il était visible, comme le nez au milieu du visage, que nos hôtes étaient déçus. Ils ne croyaient pas en nos vertus de rugbymen, et s'apitoyaient sur le sort des petits enfants de chœur que nous paraissions. Ils n'auguraient rien de bon pour nous, et ils avaient, en réalité, bien raison, puisque nous-mêmes étions consternés.

Moi, je l'étais profondément. Jamais de ma vie, je ne me suis trouvé dans un pareil désarroi, et je n'oublierai pas ces heures de découragement que j'ai ainsi vécues, ni la nuit blanche qui suivit.

Aujourd'hui, on peut me répliquer que j'ai eu tort de m'alarmer ainsi. A quelques dix-huit mois d'intervalle, je peux faire le fanfaron, et raconter qu'en arrivant à Sydney, j'étais sûr de moi, sûr de dominer Churchill, sûr de réussir des buts, sûr de marquer des points, et de battre les Australiens chez eux. Et l'on dira :

« Ah ! ce Pipette ! Toujours le même ! Toujours sûr de lui ! Toujours gouailleur ! »

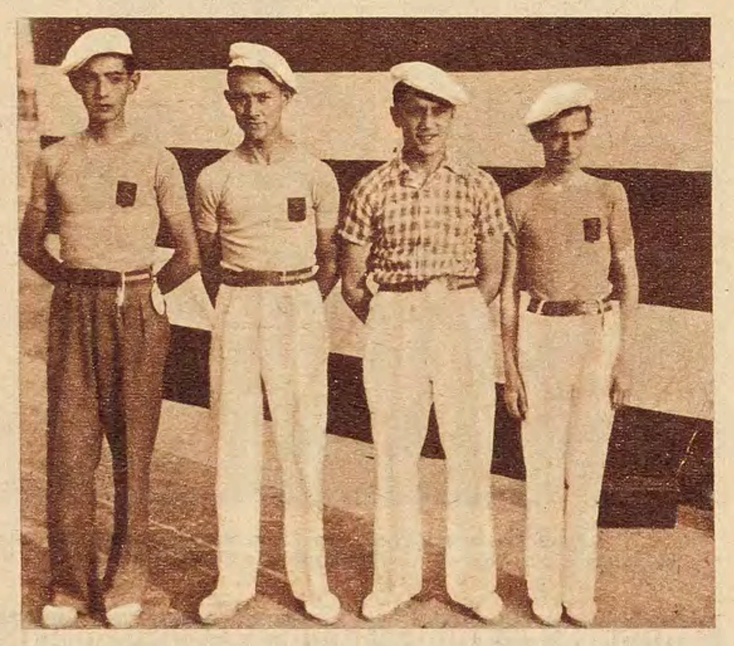
Moi, je vois habituellement la vie en rose, c'est vrai; je la trouve drôle; j'ai confiance en mon étoile. Mais, en évoquant ici tous les souvenirs de ma déjà longue carrière, je suis entré dans la voie des confidences, je ne veux rien cacher, diminuer, ou minimiser.

« C'est un Puig-Aubert que nous ne connaissions pas », va-t-on me répliquer.

QUE SOMMES-NOUS VENUS FAIRE ICI ?"

la pensée qu'il nous géants australiens

Avant de pratiquer le rugby, l'arrière du XIII de France tapa dans une balle ronde. Il fut même champion d'Académie avec le lycée de Perpignan, battant Alès en finale. Puig-Aubert est à genoux, le deuxième en partant de la droite.



Comme tout méridional qui se respecte, Puig-Aubert est un bon joueur de boules. Il participa à des compétitions au pays catalan et son adresse faisait merveille. Le voici avec sa quadrette victorieuse. : le 3e en partant de la gauche.

Premières armes en rugby, premiers succès avec l'équipe des juniors de l'U.S.A. Perpignan. Champion du Languedoc avec son quinze, Puig-Aubert est 3e en partant de la droite au 1er rang. De g. dr., deb. : Barande, Bonnes, Giacomy, Anceil, Gaudin, Haon, Ricard, Carrère, Sahomet, Pargade. Devant : Bonal, Fabre, Farré, Crespo, Mias, Puig-Aubert, Trescazes, Olive.

Peut-être, mais c'est parce que je ne me suis jamais trouvé dans cet état d'esprit que je tenais à vous en faire part.

Finissons-en pour le moment avec le cauchemar que j'ai vécu à près de 20.000 kilomètres d'ici, en cette curieuse terre australienne.

Aujourd'hui, me voici revenu en France; j'aime me rappeler les victoires qui succédèrent à ma terrible appréhension de Sydney, et il m'arrive aussi, c'est le cas aujourd'hui, de méditer sur ma toute première jeunesse.

UN PRENOM QUI ME SINGULARISE

Je n'apprends rien à personne en précisant que je suis Catalan, avec toute ce que cela comporte et explique : d'abord, un Catalan aime la vie, il est enthousiaste, il a la fierté de sa race et... il adore le rugby. Je suis né un jour de mars 1925 — le 24 exactement — à Arles-sur-Tech, un petit chef-lieu de canton des Pyrénées-Orientales, dans l'arrondissement de Céret, et qui expose au soleil ses vignes et ses cultures, à quelque quarante kilomètres de Perpignan. On me baptisa Aubert-Jean-Henri, et, ce qui peut paraître curieux, c'est que le premier de ces prénoms me suivit partout dans la vie. Que de fois, j'ai rencontré des gens qui croyaient que Aubert était mon nom de famille. Il faut dire, il est vrai, que le nom de Puig est très répandu dans le Roussillon. Alors, nous, les Puig, pour nous distinguer les uns des autres, nous sommes bien obligés de nous singulariser par un prénom.

UN TRIO QUI NE PENSAIT PAS A LA « CAPE »

Je ne restai pas longtemps à Arles-sur-Tech, et j'allai alors habiter Perpignan avec ma sœur Jeannette, mon ainée de cinq ans. Mon père et ma mère tenaient une épicerie avenue de Grande-Bretagne. Un nom assez curieux quand j'y pense aujourd'hui. Quand j'étais gosse, je n'imaginais pas que le mot de Grande-Bretagne reviendrait souvent dans les préoccupations de ma vie. Toujours est-il que c'est dans cette avenue que je me livrais aux classiques jeux d'enfants, et ce qui me fait sourire aujourd'hui ou même m'attendrit, c'est que j'avais comme compagnon de jeu deux garçons, l'un espiègle, l'autre plus effacé, qui habitaient la même rue. Le premier était Comès, le second était Crespo. L'un et l'autre ont fait leur chemin, l'un et l'autre ont été et sont encore de grands joueurs, ils ont porté et porteront de nouvelles fois le maillot de l'équipe de France.

Aujourd'hui, nous sommes dispersés : Crespo joue à Lyon, Comès est à Perpignan, moi je figure dans l'équipe du Celtic, mais quand il nous arrive de nous retrouver dans une même équipe de France, nous nous adressons des clins d'œil qui veulent en dire long.

« N'est-ce pas, Comès, et toi, Crespo, nous ne nous doutions pas en nous poursuivant sur le trottoir de l'avenue de Grande-Bretagne, ou en nous disputant une balle, que nous nous retrouverions, vingt ans après, en Australie, en Nouvelle-Zélande, ou dans les matches joués en Angleterre ou au Pays de Galle ! »

Je dois dire que nos jeux étaient inoffensifs, et qu'ils ne ressemblaient que de fort loin à ce qu'on appelle le rugby !

En réalité, je ne me suis initié aux subtilités du ballon ovale qu'à l'école Saint-Louis-de-Gonzague, toujours à Perpignan. Ah ! ce ballon, il m'a souvent distrait, et je ne nie pas aujourd'hui que mes études en ont quelquefois souffert.

Nous jouions avec de vrais ballons dans la cour de l'école; je précise bien : de vrais ballons, ovales, réglementaires, car j'entends souvent dire que des écoliers jouent avec des balles de papier tassé, ou avec je ne sais quelles vessies.

Au nombre des élèves qui comme moi aimaient bien taquiner ce ballon, il y avait un certain Dejean. Celui-là, aussi, nous le connaissons bien, puisqu'il a commandé l'équipe de France de Rugby à treize. Il y avait encore Bonnes, qui s'est illustré à l'U.S.A. Perpignan, et, planant majestueusement au-dessus de nos activités, mais les observant d'un œil attentif et intéressé, il y avait un surveillant qui n'était autre que Noël Brazès, une des plus grandes figures et des plus grandes intelligences du rugby français.

Vraiment, on le voit, j'étais bien entouré, et je ne pouvais pas rester indifférent au rugby, à ses œuvres et à ses attraits.

PROCHAINEMENT :

Mon départ de Perpignan

LES MURAILLES D'UNE VIEILLE FORTERESSE SE LÉZARDENT

Le Comité Directeur de la F. F. R. a entamé l'œuvre de rénovation !

LES murailles d'une vieille forteresse sont en train de se lézarder. Il est temps, du reste, qu'elles s'écroulent et je souhaite que soit engloutie, pour toujours, a l'exemple de l'Atlantide, ce que j'ai souvent appelé, pour moi-même, la cité d'Antinéa.

D'abord, des hommes se sont révoltés; il a bien fallu tenir compte de la rébellion de ces « 465 » qui ne voulaient pas mourir. Mais comment ramener le calme dans les esprits, comment donner des apaisements aux clubs français et des garanties aux censeurs britanniques? Il fallait pour y parvenir ouvrir une brèche dans les défenses fortifiées de la cité d'Antinéa.

Aujourd'hui, voilà qui est fait; les résolutions prises au comité directeur nous remplissent le cœur d'espérance.

Foin de combinaisons! Le comité directeur a d'abord exprimé sa volonté de rester fidèle à la formule adoptée le 30 juin. René Crabos maintient, avec une fermeté louable, sa confiance aux présidents de clubs. C'est à eux qu'il appartient de l'aider dans sa tâche de rénovation morale du rugby français; à eux que revient l'obligation de partager les responsabilités de la conduite du

par **Marcel de LABORDERIE**

rugby; voilà pourquoi il était bon de n'admettre aucune exception au règlement en vigueur.

Au reste, le comité directeur a pris l'initiative de désigner une commission spéciale chargée d'enquêter sur les cas qui lui seront soumis. « But et Club-Le Miroir des Sports » avait déjà, dans son numéro 369, du 8 septembre, souligné la nécessité d'y incorporer de fortes personnalités de clubs, étrangères au comité directeur, comme MM. Darhan et Sacase, présidents respectifs des prestigieux Aviron Bayonnais et U. S. A. Perpignan. Voilà qui est fait. On leur a adjoint une personnalité parisienne, garantie de choix pour ses relations franco-britanniques, l'ancien international André Verger, ainsi que le Toulousain, farouche défenseur de l'amateurisme, M. Aybram.

On saluera avec plaisir le retour de l'ancien secrétaire international M. Debon; empêcheur de danser en rond, il avait été éloigné de la cité d'Antinéa. On ne s'inquiétait pas de savoir, à ce moment-là, si M. Debon n'était pas de ceux qui, en réalité, avalisent le rugby français auprès des Britanniques. Son éloignement avait été une vilaine maladresse; sa présence sera précieuse. Il reste à savoir si l'effort de rénovation sera compris par tout le monde et si René Crabos sera secondé dans sa tâche.

Nous savons bien que Paris ne s'est pas fait en un jour et que la nouvelle Fédération qui doit surgir de toutes les erreurs passées ne se présentera pas dès demain à nos regards éblouis. Mais l'œuvre est commencée. Il s'agit de la poursuivre.

F.C. LOURDES-C.A.S.G. (29-5). Les Lourdais n'eurent aucune peine à triompher du quinze parisien. Saurat va se saisir du ballon et, accompagné par Jean Prat (à dr.), il attaque. A g.: Arrietta et Rohrer (Téléphoto).

TOULOUSE TALONNE LE CELTIC ENCORE LEADER

ALORS qu'il restait vingt minutes à jouer, la rencontre Celtic-Marseille fut interrompue par l'arbitre, M. Dubernat. A ce moment, les Parisiens menaient par 5 à 0, après un match très spectaculaire. La victoire des leaders du championnat n'était pas encore assurée, car les Marseillais ne cessaient de mener de dangereuses offensives.

A la deuxième place surgit un nouveau venu : Toulouse XIII. L'équipe de Bergèze s'est offert le luxe d'obliger les champions de France carcassonnais à s'incliner nettement. Complets et ardents, les Toulousains deviennent dès maintenant les adversaires directs du Celtic.

Par de très larges scores, Bordeaux et Villeneuve ont disposé de leurs invités, Lézignan et Perpignan. Cette fois encore, les Catalans ont déçu, car il ne devrait pas exister, entre eux et les Villeneuvois, un tel écart de classe... La journée est bien plus mauvaise pour Lézignan, qui se retrouve, seul, dernier.

Cependant, la surprise du jour est à attribuer à Avignon qui, sur son herbe, a battu Albi, dont on se plaisait justement à souligner la meilleure condition. Aux hommes de Béraud de nous prouver qu'il ne s'agit pas d'un succès isolé. Quant à Lyon, en déplacement à Carpentras, il a triomphé de sa manière habituelle : à l'économie.

Renaud de LABORDERIE

LES RESULTATS

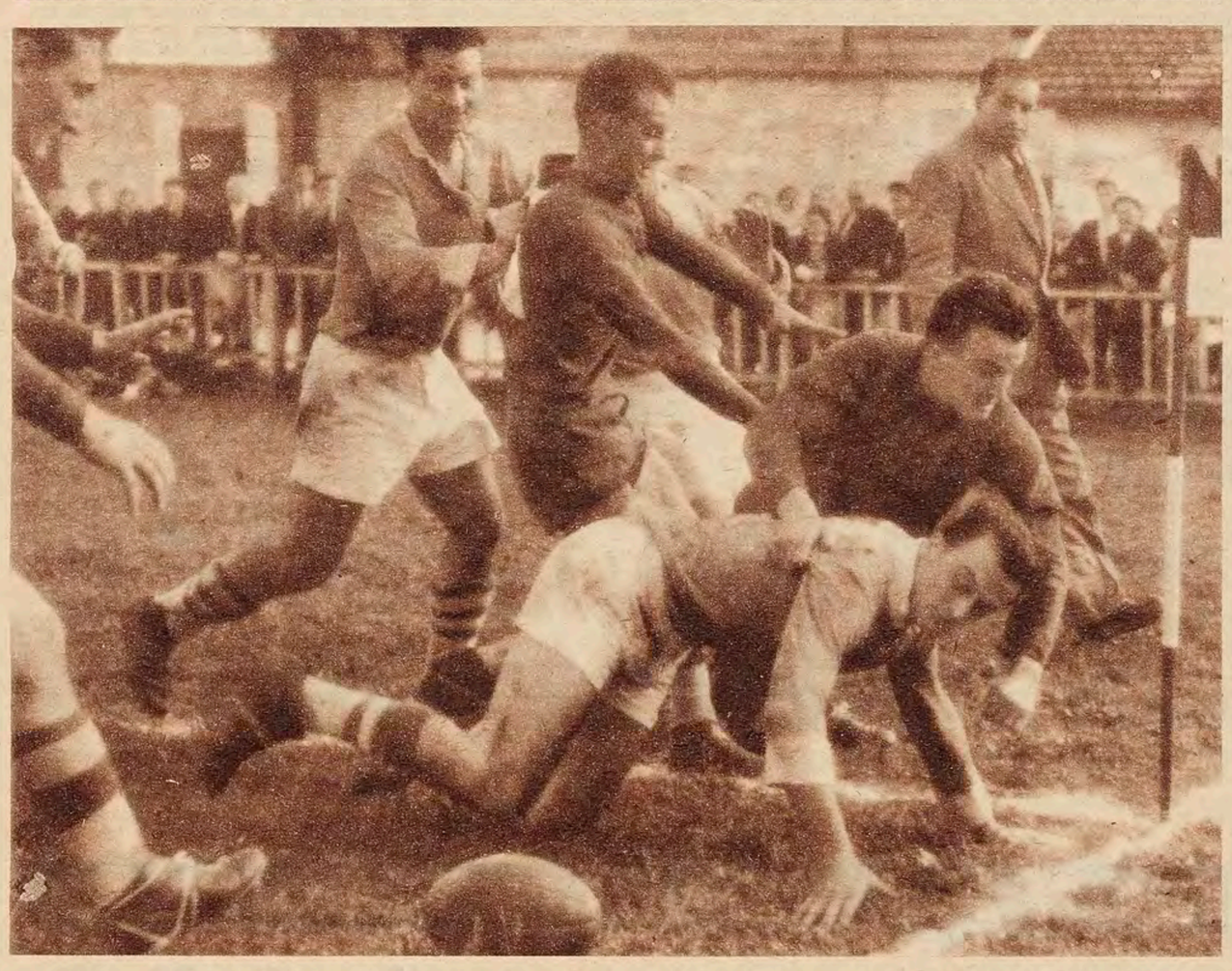
Girondins-Lézignan, 52-7; Toulouse-Carcassonne, 7-2; Villeneuve-Catalans, 35-5; Avignon-Albi, 15-8; Lyon-Carpentras, 7-3. Exempt : Cavaillon.

Le match Marseille-Celtic a été arrêté 20 minutes avant la fin de la rencontre, alors que les Parisiens menaient par 5 à 0. Dans le classement, il n'est pas tenu compte de ce résultat.

LE CLASSEMENT

1. Celtic de Paris (5 m.), 15 pts (+ 56); 2. Toulouse (6 m.), 15 pts (+ 20); 3. Carcassonne (6 m.), 14 pts (+ 86); 4. Villeneuve (6 m.), 14 pts (+ 32); 5. Lyon (6 m.), 13 pts (+ 5); 6. Albi (6 m.), 12 pts (— 23); 7. Girondins (4 m.), 10 pts (+ 59); 8. Marseille (5 m.), 9 pts (+ 37); 9. Avignon (5 m.), 8 pts (— 32); 10. Catalans (5 m.), 7 pts (— 34), etc.

LOURDES ET AUCH "OUVRENT" VICTORIEUSEMENT LE CHAMPIONNAT DES XV



F.C. AUCH-C.A. PERIGUEUX (6-0). Pressés sur leurs buts, les Périgourdins défendent avec énergie. Lacoste (à terre) va tenter de se saisir du ballon que les avant d'Auch convoitaient (Téléphoto transm. d'Auch).

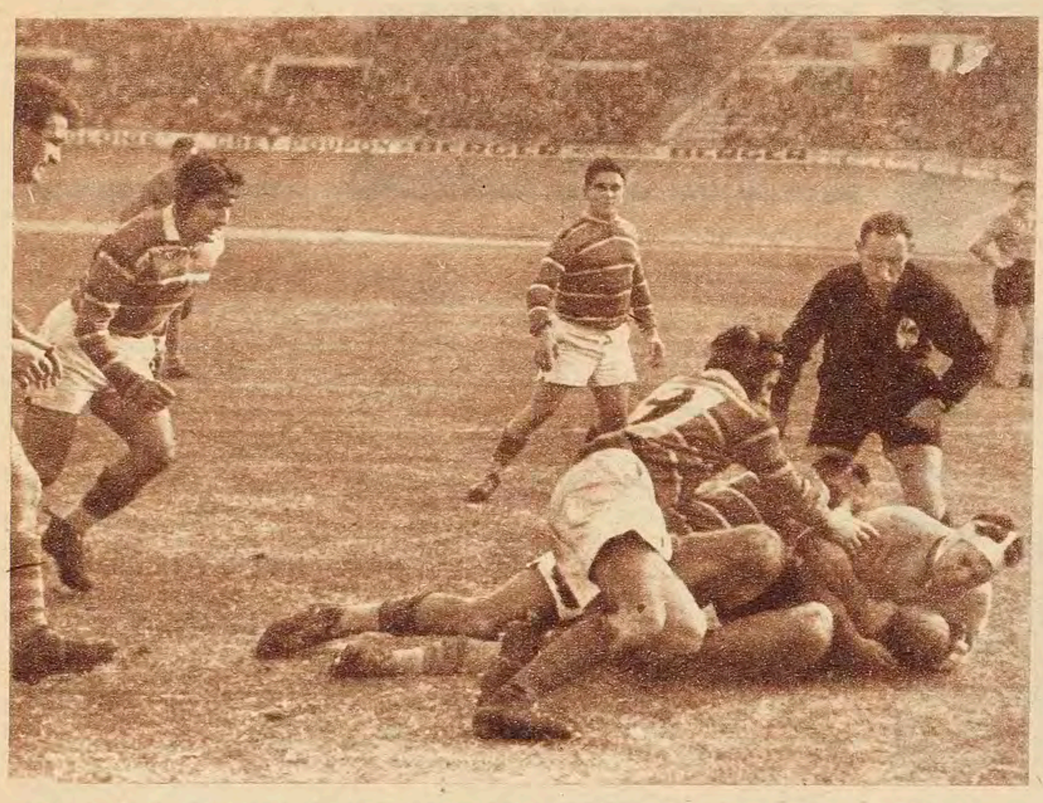
TOULOUSE-CARCASSONNE XIII (7-2). Bertrand vient de percer la défense carcassonnaise en évitant Alberti, Menjucq. Jammes (T. t. Toulouse)

VILLENEUVE-CATALANS (35-5). Plaqué par le Villeneuvois Eito, Barris tente de franchir le rideau défensif des Villeneuvois. A g.: Marès (Téléph.)

A.S.P.T.T.-S.A. PARTHENAY (6-0). Sous les yeux de Pellane, les avants de Parthenay prennent le ballon.

SAINT-DENIS-S.A. LYON (5-11). Les champions de France d'Excellence 51 furent aisément victorieux.

GIRONDINS-LEZIGNAN (52-7). Dans un « raffut » énergique, le Bordelais Constrastin tente de passer son vis-à-vis. A dr.: Dumas. A g.: Labroue (Tél.)



MARSEILLE XIII-CELTIC DE PARIS (0-5), match arrêté 20 minutes avant la fin par l'arbitre. Ayant marqué un essai en 1re mi-temps par Prévost, les Parisiens furent ensuite dominés. Plaqué par Brousse et Moulis, Delaye jouera le tenu (Téléphoto).

LE MATCH CELTIC-MARSEILLE A ÉTÉ ARRÊTÉ PAR L'ARBITRE

Après la blessure de Roigt et les expulsions du Marseillais Pérez et de Puig-Aubert, une bagarre générale opposa les joueurs des deux équipes, et l'arbitre quitta le terrain. De g. à dr.: Ménichelli, Lévy, Brousse, Soyez, Moncéré, Delaye, Duffort, Fonvielle (Tél.)

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

M. Jean-Jacques ADRIAN, 19, rue du Vieux-Colombier, Wittelsheim (Haut-Rhin). — Nous ne communiquons pas les adresses personnelles des champions. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

M. Ange BARRUD, Yevraud. — 1) La Fédération Française de Cyclisme semble décidée à combattre l'usage du doping. — 2) Charles Humez est un garçon simple et modeste. — 3) Consultez un docteur.

M. Amar BENOKHROKH, cité Praly, route de Belkacel, Relizane. — Nous avons transmis votre demande au service des ventes.

M. R. B., Paris (12e). — 1) Le service des ventes de « But et Club-Le Miroir des Sports », 12, rue du Croissant, Paris. — 2) Le premier numéro de « But et Club-Le Miroir des Sports » est paru le 16 juin 1947. — 3) Pour devenir typographe, vous pouvez suivre les cours de l'école Estienne. Il n'y a pas d'école de journalistes sportifs.

M. Maurice B., un fervent de l'ovale. — 1) René Crabos débuta dans le quinze de Dax. Militaire, il joua aux Ascas de Lyon, puis au Racing. Il retourna ensuite à Saint-Sever, son village natal où sa carrière se termina prématurément par un accident survenu au cours du match international France-Irlande, le 26 janvier 1924, à Dublin. Crabos a 53 ans. — 2) Alban Moga a 29 ans. Il mesure 1 m. 81 pour 100 kg. André Moga a 30 ans. Il mesure 1 m. 90 pour 94 kg. Pierre Dizabo mesure 1 m. 77 pour 85 kilos. Guy Basquet mesure 1 m. 80 pour 102 kg.

M. Maurice CHAMBORD, Armeye S.M. 13, Pointe-Noire (A.E.F.). — Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs désireux de se séparer de leur collection de « But et Club-Le Miroir des Sports ».

M. Daniel CHARBONNIES, 15, rue des Bruyères, Les Lilas (Seine). — Jouez au football pour vous amuser. Plus tard, vous choisirez un club.

M. Pierre DERVIENNE, 8, av. Galliéni, Bondy (Seine). — 1) Voici la composition de l'équipe du Racing qui a battu Lille en finale de la Coupe de France 1949 : Vignal; Arens, Salva; Lamy, Grizzetti, Leduc; Tessier, Gabet, Quenolle, Vaast, Moreel. — 2) Gabet a été trois fois international.

M. Ladis de DIESBACH, 7, bd Carnot, Constantine (Algérie). — Nous avons transmis votre courrier.

M. Henry DULON, château de Bezin, par St-Béat (Haute-Garonne). — 1) Nous ne connaissons pas cette marque. — 2) Votre équipe de France a certes belle allure. — 3) Nous ne connaissons pas les projets de Edouard Fachleitner pour la saison 1953.

M. Jean FOURN, 6, rue Place-aux-Vaches, Saint-Renan (Finistère). — 1) Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs coloniaux désirant correspondre avec un jeune passionné de football. — 2) Nous avons déjà, à plusieurs reprises, donné le palmarès de ces rencontres.

M. R. GANELOS, Saint-Lô. — Voici les champions d'athlétisme de 1890 : 100 m. : R.C.F. (12"); 400 m. : De Zevallos (R.C.F.), 54" 8/10; 1.500 m. : Meiers (Francs-Coureurs), 4' 25"; 110 m. haies : Cavally (R.C.F.), 16" 8/10; 4.000 m. steeple : Dezeaux (R.C.F.), 18' 45".

M. Léon GENDRE, 2, rue de la République, Sainte-Marie-de-Ré (Charente-Maritime). — 1) Louis Aimar est né le 5 janvier 1911, à Saluzzo (Italie). Il enleva le Grand Prix des Nations en 1928 et en 1941; il fut champion de France de poursuite en 1941 et 1942 et recordman au Vel'd'Hiv' des 4,5 et 10 km. — 2) Vous devez vous adresser au service des ventes de « But et Club-Le Miroir des Sports », 12, rue du Croissant, Paris. — 3) Fausto Coppi a une petite fille.

M. C. LAFOND-LANNET, Boen-sur-Lignon (Loire). — Nous ne communiquons pas les palmarès individuels des champions. Il faudrait plusieurs colonnes du journal pour satisfaire votre curiosité.

M. Claude MAYER, villa Morewa, route Napoléon, Grasse (Alpes-Maritimes). — 1) Louison Bobet est né le 12 mars 1925, à Saint-Méen-le-Grand. Il mesure 1 m. 79 pour 74 kg. — 2) Louison Bobet ne participera pas au Tour d'Argentine. La France sera représentée dans cette épreuve par Lucien Teisseire, Lucien Lazaridès, Rémy, Coste et Caput.

M. Gilbert MELLOT, Coullons (Loiret). — 1) Bobet n'a pas terminé le Tour de France 1947. Il a abandonné dans les Alpes, au cours de la neuvième étape, Briançon-Digne. — 2) Dans le Tour de France 1949, Louis Bobet a terminé 54e de l'étape contre la montre Les Sables-d'Olonne-La Rochelle. — 3) Dans le Tour de France 1950, Bobet a fini 5e de l'étape contre la montre Dinard-SaintBrieuc et 6e de l'étape contre la montre Saint-Etienne-Lyon.

M. Ignace MINDJEME, Akonolinga (Cameroun). — Précisez votre question.

M. René MOURLON, Soubrebost, par Mainset (Creuse). — 1) René Vietto n'a jamais participé au championnat du monde sur route. — 2) Voici le classement du championnat de France sur route 1942 (zone non occupée) : 1. Pages, les 180 km. en 4 h. 47' 12"; 2. Cosson, 4 h. 48' 44"; 3. Navailles, 4 h. 49' 9"; 4. Gamard, 4 h. 49' 19"; 5. Benoît-Faure, 4 h. 50' 22". — 3) Voici le classement du championnat de France sur route 1941 (zone non occupée) : 1. René Vietto, les 197 km. en 5 h. 41' 16"; 2. Gianello, à dix longueurs; 3. Pernac, 5 h. 44'; 4. Cogan; 5. Benoît-Faure, 5 h. 46'.

M. René NADAL. — 1) Nous avons transmis votre courrier. — 2) Voici la formation du onze tricolore qui a rencontré l'Allemagne, le 5 octobre, au stade de Colombes : Ruminski; Gianessi, Marche; Bonifaci, Jonquet, Penverne; Ujlaki, Cisowski, Kopa, Strappe, Deladerrière. — 3) Poitevin n'a pas actuellement sa place dans le onze tricolore. Il est barré par Jonquet, le meilleur à ce poste.

M. Claude PALABE, 39, rue Paul-Guieysse, Lorient (Morbihan). — 1) Le Guilly a signé chez Dilecta, il y a quelques jours. — 2) Le Guilly avait été remarqué l'an dernier dans le Tour de l'Ouest. Il fut une des révélations de la « Route de France » et il se mit encore en vedette dans le Tour de France.

MM. Jean TALVOIS, Claude et Daniel DELACOURT, salle A, Hôpital Maritime, Berck-Plage (Pas-de-Calais). — 1) Le siège de la Fédération Française de Rugby est cité d'Antin, Paris. — 2) Il n'y a pas de Fédération Française de Cyclo-cross. Adressez-vous au siège de la Fédération Française de Cyclisme, 1, rue Ambroise-Thomas, Paris. — 3) El Mabrouk appartient au Stade Français et Mimoun au Racing Club de France.

M. Pierre TILLY, Lanvollon (Côtes-du-Nord). — Une erreur s'est glissée dans notre réponse. C'est Lucien Lazaridès et non son frère Apo, comme nous vous l'avons annoncé, qui a terminé troisième du Tour de France 1951.

M. Christian VERDEZ, avenue du Petit-Parc, Vincennes. — 1) Voici le classement du Critérium National de la Route 1951 : 1. Bobet, les 225 km. en 5 h. 45' 50"; 2. Barbotin, à 28"; 3. Desbats, à 58"; 4. Redolfi; 5. Meunier; 6. Varnajo; 7. Fachleitner; 8. Gueguen, à 1' 30". — 2) Nous ne publions pas, par manque de place, les palmarès individuels des champions.

Un lecteur d'Esperaza, dans l'Aude. — 1) Le Grand Prix d'Esperaza ne peut pas être classé parmi les grandes classiques du calendrier international. — 2) Nous ne communiquons pas les palmarès individuels des champions.

Un fidèle lecteur vendéen. — Rik Van Steenbergen est né le 9 septembre 1924, à Arendonck. Van Steenbergen a été, pour la première fois, champion de Belgique sur route en 1943. Il a été champion du monde en 1949, à Copenhague. Il a enlevé de nombreuses classiques internationales : Paris-Bruxelles; Paris-Roubaix; la Flèche Wallonne; le Tour des Flandres, etc.

UNE SEULE ÉQUIPE INVAINCUE EN BASKET : FOUGÈRES

Justy SPECKER capit. de Fougères

Si la situation dans le groupe B de la compétition nationale est claire (Fougères, Auboué et Marseille sont restés sur leurs positions, tandis que Montferrand est venu les talonner), cinq formations sont installées en tête de la poule A. Bellegarde n'est plus invaincu, en effet. A la faveur de cette défaite de l'équipe de Jacques Dessemme, Villeurbanne, Marly et le P.U.C., qui ont aisément disposé de leurs adversaires du jour, se sont joints au Racing pour tenir compagnie à Bellegarde. C'est donc entre ces cinq clubs qu'il faut chercher le finaliste. Lequel ? Il est encore bien tôt pour se prononcer. Quatre d'entre eux se tiennent de très près et peuvent également accéder à la finale. Le championnat nous promet donc encore des surprises, des bouleversements et de belles luttes. Et dire que les rencontres de la quatrième journée viennent seulement de se disputer !

Une seule équipe demeure invaincue à ce jour : il s'agit de la formation fougeraise qui semble plus constante dans ses résultats que la saison passée. Trois teams, par contre, sont toujours à la recherche d'une victoire : Toulouse, Clermont et Lyon, qui a été sévèrement défait sur son terrain par les Havrais. Cet événement est d'ailleurs la seule surprise notable du tour.

Un autre record original a été battu : pour la première fois dans les annales de l'épreuve fédérale, une équipe a dépassé le score de 100 points. Il est probable que cette performance réalisée par Villeurbanne sera battue en cours de saison, les nouvelles règles s'y prêtant.

Henri CHAPUIS.

POULE A

Les résultats

Mulhouse-Toulouse, 94-70; P. U. C.-Tours, 90-58; Racing-Bellegarde, 69-62; Villeurbanne-Caraman, 101-60; Marly-Clermont, 77-58.

Le classement

1. Villeurbanne, 10 pts (+ 110); 2. Bellegarde, 10 pts (+ 62); 3. P. U. C., 10 pts (+ 61); 4. Marly, 10 pts (+ 37); 5. Racing, 10 pts (+ 30); 6. Mulhouse, 8 pts (+ 15); 7. Tours, 8 pts (— 44); 8. Caraman, 6 pts (— 67); 9. Clermont, 4 pts (— 98); 10. Toulouse, 4 pts (— 103).

POULE B

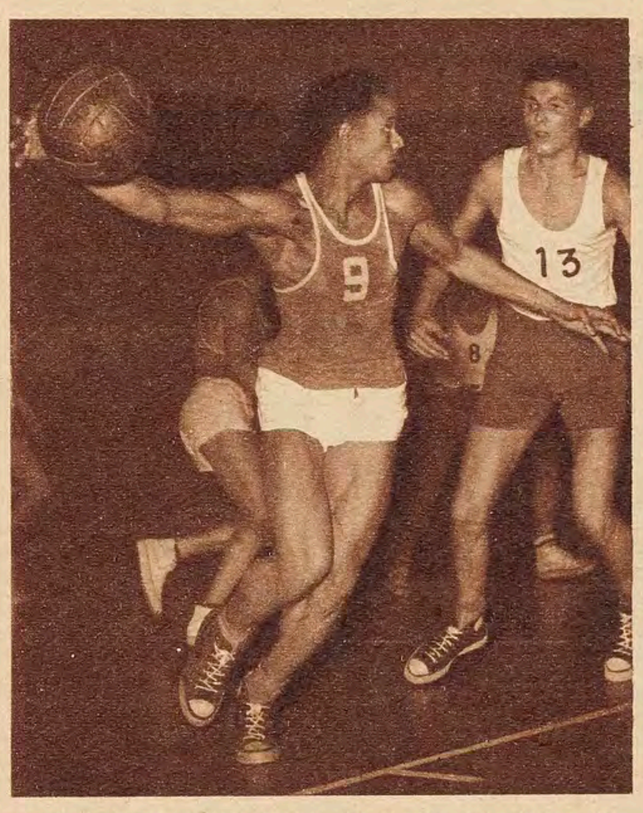
Les résultats

Fougères-Cabourg, 78-61; Auboué-Championnet, 67-46; Montferrand-Lorient, 60-42; Le Havre-Lyon, 64-45; Marseille-La Rochelle, 59-38.

Le classement

1. Fougères, 12 pts (+ 44); 2. Auboué, 10 pts (+ 55); 3. Marseille, 10 pts (+ 35); 4. Montferrand, 8 pts (+ 24); 5. Le Havre, 8 pts (+ 9); 6. Championnet, 8 pts (— 16); 7. La Rochelle, 7 pts (— 26); 8. Cabourg, 7 pts (— 33); 9. Lorient, 6 pts (— 60); 10. Lyon, 4 pts (— 32).

MARSEILLE-LA ROCHELLE (59-38). Devant le jeu arrêté des Rochellais, les Phocéens ont peiné pendant une mi-temps. Reynaud marque malgré Ferron (8). A g.: Godail et Bertho (9).



P.U.C. TOURS (90-58). Les étudiants ont largement dominé les Tourangeaux. Le Puciste Antoine (9) a été le meilleur réalisateur. Desplebains (13) le marque mal.

Bernard Planque a également prouvé qu'il avait retrouvé la forme. Il se montra précis. Malgré le Tourangeau Vedrenne (10) il capte la balle. Der.: Antoine.

L'ART DU BASKET

par Robert BUSNEL

II. - LA TE

LA technique individuelle est la base de tous les sports. Sans elle, l'athlète est gauche, maladroit, l'équipe, un corps sans âme. Hélas — et c'est une constatation première et courante — le sportif français pratique, avant d'en connaître les principes élémentaires, le jeu qu'il a choisi. Il doit, pour compenser cette infériorité, dépenser une énergie supplémentaire qui l'entraîne à commettre des fautes souvent trop nombreuses.

Chez le basketteur, l'absence de technique devient une lacune très importante. Le terrain aux dimensions réduites, la rapidité du jeu et le contact permanent avec l'adversaire exigent en effet que celle-ci soit parfaite. A un stade supérieur, l'absence de technique supprime toute idée de tactique : C'EST D'AILLEURS LA GROSSIERE ERREUR DU BASKET FRANÇAIS DE TROP PARLER TACTIQUE AVEC DES ELEMENTS TROP FAIBLES SUR LE PLAN TECHNIQUE.

Par technique, il faut surtout entendre répétition de tous les gestes indispensables, exécutés avec un minimum d'effort (décontraction), dans un minimum de temps (vitesse d'exécution), pour un maximum d'efficacité (but à atteindre le plus souvent possible).

Depuis quelques années, la technique du basketteur a beaucoup évolué. Mais (et ce malgré l'avis de nombreux joueurs) elle n'a pas encore atteint son plafond. Elle est susceptible de nombreux perfectionnements.

TECHNIQUE ET STYLE.

Ces deux mots ont une signification bien différente. La technique s'inspire de principes de base qui sont à peu près les mêmes pour tous. Le style, par contre, est la façon personnelle de présenter la technique : c'est par le style que le joueur apporte sa personnalité. En général, les bons techniciens sont d'excellents stylistes. Mais ce n'est pas pour autant une garantie d'efficacité.

Il faut donc, et avant tout, être bon technicien, c'est-à-dire connaître et appliquer les principes édictés.

I) LA TECHNIQUE INDIVIDUELLE DU DEFENSEUR.

S'il est une technique bien mal connue dans tous les sports d'équipe c'est bien celle du défenseur. La défense, en effet, apparait aux yeux du profane comme la plus facile à exécuter. Certes, il y a une part de véracité dans cette idée. Cependant, en basket tout particulièrement, cette idée est complètement fausse.

Par la vertu du règlement, il est aujourd'hui aussi difficile, sinon plus, de défendre que d'attaquer. Si l'on pense que l'attaquant a l'initiative des mouvements, que les règles cherchent à l'avantager et que son action est toujours encouragée par le spectateur, on se rend parfaitement compte de la difficulté des défenseurs.

Les profanes et les mauvais joueurs disent maintenant qu'on ne peut plus défendre car l'arbitre siffle toujours contre le défenseur à la moindre occasion. Ceci est faux. Il y a surtout, de la part de l'arrière, UN MANQUE DE TECHNIQUE ABSOLU. La cause en est simple : à l'entraînement, le joueur travaille trop rarement ce côté de la question. 90 pour 100 des fautes personnelles pourraient être évitées SI LE DEFENSEUR CONNAISSAIT SON ROLE et si, surtout, il défendait suivant les situations particulières de jeu. Car la technique est différente suivant que le joueur adverse est ou n'est pas en possession du ballon, et suivant que ce joueur est près ou loin du but.

a) **TECHNIQUE DE LA DEFENSE SUR UN ADVERSAIRE NON PORTEUR DU BALLON.**

Ici, il ne sera évidemment question que des situations classiques qui ne nécessitent aucune consigne particulière.

La défense sur un adversaire non porteur du ballon est fonction de la distance qui le sépare du panier.

CAS D'UN JOUEUR MOYEN :

Il devra se tenir entre le panier et l'adversaire sur l'axe qui réunit ces deux éléments.

— A trois ou quatre mètres, si l'adversaire est loin (vers le milieu du terrain).

— A deux mètres, si l'adversaire se trouve vers le milieu de sa zone d'attaque.

— A un mètre, s'il est près du but.

Cette position éloignée lui permettra de répondre aux démarrages de son rival et d'éviter ses feintes. LA DEFENSE EST EN EFFET UNE QUESTION DE PLACEMENT AVANT TOUT.

CAS D'UN JOUEUR CONFIRME :

Le problème ne consiste plus à surveiller seulement son adversaire et à lui barrer la route du panier. Il doit aussi tenter de l'empêcher de recevoir la balle.

1) Marquage d'un joueur « PIVOT » : Ce joueur se tient en général sous le panier, à droite ou à gauche du couloir des lancers francs; c'est, en principe, un réalisateur très dangereux. Il faut le marquer en se mettant devant lui, c'est-à-dire entre le ballon et lui-même, tout en surveillant l'un et l'autre.

2) Marquage d'un joueur « POSTE » : Ce joueur se tient en général en deçà de la ligne des coups francs. C'est un distributeur de jeu qui peut être fixe ou mobile. Le marquage consistera à se mettre de trois quarts, sur le côté d'où peut venir le ballon pour tenter l'interception.

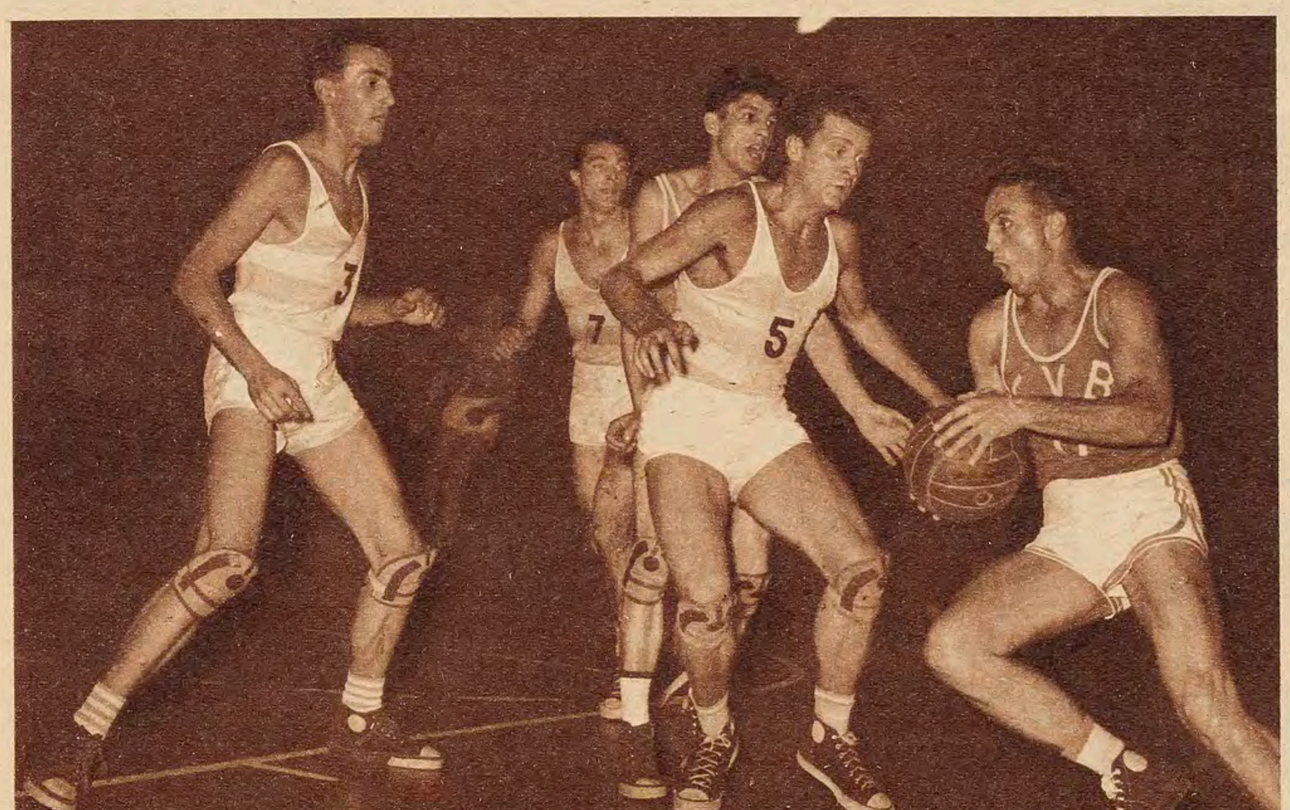
b) **TECHNIQUE DE LA DEFENSE SUR UN ADVERSAIRE PORTEUR DU BALLON.**

Elle aussi est en partie fonction de la distance. Un joueur qui est en possession du ballon dans sa zone arrière est moins dangereux qu'un adversaire placé près du but. Il faut donc le marquer d'assez loin. Quand il se trouve dans une zone qui lui permet de tirer au but avec quelques chances de réussite, il faut le marquer à 1 m. 50 environ, de façon que, étant très fléchi, le défenseur puisse tout de même le gêner avec une main tendue vers la balle et une main écartée pour empêcher une passe toujours possible. Lorsque, enfin, l'attaquant est près du but et tire au panier, la défense consiste à arrêter la balle au moment où elle quitte les mains du tireur.

Situations particulières.

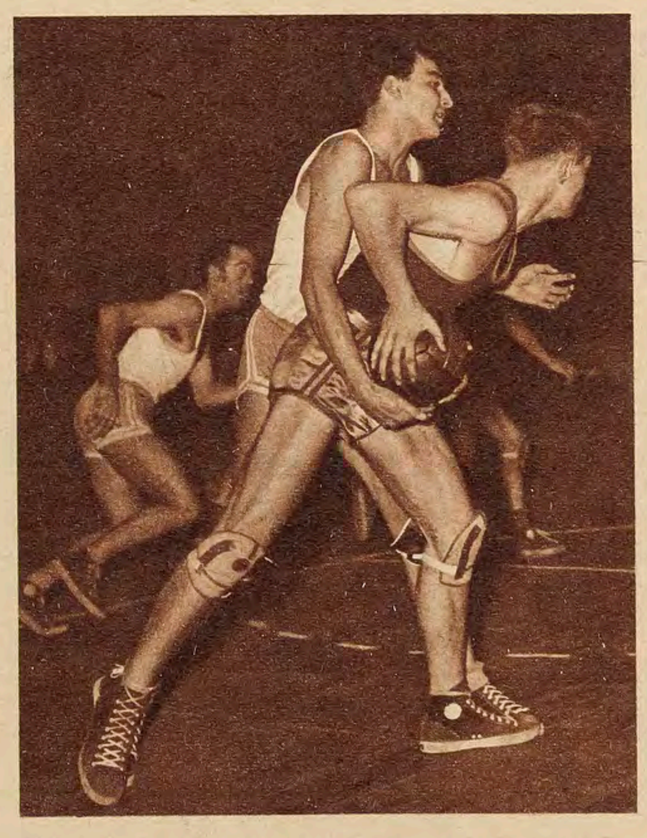
1) Technique de la défense sur un dribbleur : Elle est excessivement difficile si ce dribbleur est un bon technicien. Celui-ci protégera bien sa balle et le défenseur sera réduit à le suivre en lui barrant le plus possible la route du panier. La meilleure défense sera réalisée par la tactique d'ensemble dont nous parlerons plus loin.

2) Technique de la défense sur un départ en dribble : La faute commune consiste, au moment où le joueur démarre, à effectuer un pas de côté dans sa direction en tendant le bras. Il s'ensuit régulièrement une faute personnelle, contre le défenseur bien entendu. Dans une position très fléchie, le défenseur doit, au contraire, opérer un



RACING-BELLEGARDE (69-62). Dessemme avait son adresse des grands jours. Cela ne suffit pas à Bellegarde pour vaincre. Dessemme part en dribble. Thiolon (3), Perniceni (7), Monclar (5) ne pourront l'arrêter.

ST. FRANÇAIS - BESANÇON (51-53). Les Bisontins ont créé une surprise Lietta réussit à s'emparer de la balle malgré Claude (10) et Roze (7). A gauche : Djen.



LE VESINET-LA MARTIALE DE LIMOGES (46-56). Les Limousins, homogènes, ont dominé. Un équipier de la Martiale protège sa balle contre Decombredet.

TECHNIQUE INDIVIDUELLE : LE DÉFENSEUR ET L'ATTAQUANT

bond en arrière au moment du départ de l'adversaire pour être en mesure de se replacer devant lui ou le gêner dans ses évolutions.

Mode d'entraînement du défenseur.

Il réside tout d'abord dans le perfectionnement de ce que l'on appelle le **JEU DE JAMBES.** Le défenseur doit s'entraîner à se déplacer en avant, en arrière, ou en travers, **SANS CROISER LES JAMBES.** Ceci afin d'éviter les feintes de l'adversaire qui peut facilement prendre un opposant à contre-pied si ce dernier croise les jambes. Autrement dit, il faut que le basketteur **GLISSE** à la manière des boxeurs. Donc, travail de la souplesse, du jeu de jambes et de la **CONCENTRATION.** Lorsque l'on marque un adversaire, toutes les facultés du défenseur doivent être concentrées sur ce joueur. Il y a un état mental à développer qui entraine la concentration mais développe aussi l'orgueil, la fierté de se montrer supérieur à l'adversaire. Quant aux différentes situations, la parfaite connaissance des principes énoncés plus haut doit amplement suffire. Leur application systématique à l'entraînement donnera l'automatisme nécessaire du placement pendant les matches. De même, la parfaite connaissance des règles, **DE CE QUE L'ON PEUT FAIRE ET DE CE QUE L'ON NE DOIT PAS FAIRE,** vous aidera dans votre entraînement, car c'est là, dans les parties sans importance, en général mal arbitrées par un camarade quelconque, que l'on prend de mauvaises habitudes. Pour apprendre à défendre, il faut, à l'entraînement, être arbitré, correctement et sévèrement, sous l'œil d'un entraîneur qui corrigera vos défauts. C'est cette coopération de l'entraîneur et de l'arbitre, à l'entraînement, qui vous apprendra la technique du défenseur.

II) LA TECHNIQUE INDIVIDUELLE DE L'ATTAQUANT.

Nous entrons ici dans un domaine où l'imagination peut se donner libre cours. Se débarrasser d'un adversaire pour aller au panier est une action qui, de la part de l'attaquant, comporte une infinité de ressources. Mais, là encore, il y a des principes communs que nous allons définir.

a) Technique individuelle d'un attaquant sans ballon : Son jeu consiste à se démarquer pour être en mesure de recevoir la balle dans les meilleures conditions possibles. L'avantage de l'attaquant est surtout fait d'initiative. Il aura donc, par rapport au défenseur, un minime laps de temps d'avance dont il faudra qu'il tire meilleur parti.

— S'il part d'une position arrêtée, son démarrage sera précédé d'une feinte. Exemple : feinte de départ d'un côté et démarrage de l'autre; double feinte de départ d'un côté et démarrage du premier côté et feinte de départ en avant et recul.

— S'il est en pleine course, il effectuera des changements de direction, changements de rythme ou des arrêts brusques.

b) Technique individuelle d'un attaquant en possession de la balle.

L'attaquant peut alors :

— **DRIBBLER** : Il a deux moyens à sa disposition :

— Départ en dribble : Comme tout à l'heure, le joueur utilise les feintes de départ classiques. Cependant il faut surtout noter qu'en partant en dribble le joueur a le droit, avant de lâcher la balle, de lever le pied de pivot, ce qui lui permet d'effectuer, de sa position de départ, deux sauts consécutifs en ne lâchant la balle qu'à l'instant précis où le pied de pivot va reprendre contact avec le sol. C'est un avantage considérable. Cependant, il est très mal utilisé par les joueurs, et très mal compris des arbitres.

Dans ce départ, les feintes les plus utilisées sont : feintes de départ d'un côté ou de l'autre, feintes de passes, feintes de tirs au panier.

REMARQUES : Dans ce départ, le premier pas ou premier saut doit être réalisé vers le panier pour être efficace et non sur le côté. Il est donc nécessaire de déséquilibrer le défenseur un court instant à l'aide d'une feinte.

Un bon dribbleur est, à l'heure actuelle, une force sérieuse pour une équipe. D'abord en raison de la difficulté qu'a le défenseur adverse à le marquer et, ensuite, dans l'exécution des combinaisons dont il est l'élément prépondérant.

— **PIVOTER** : C'est une manière de protéger sa balle ou de se débarrasser d'un adversaire.

— Manière de se protéger d'un adversaire qui attaque le porteur du ballon : celui-ci doit pivoter sur **LE PIED INVERSE** au côté vers lequel il désire se tourner.

— Manière de se débarrasser d'un adversaire placé derrière le porteur du ballon : celui-ci doit pivoter le pied placé du côté où il désire se tourner.

Mode d'entraînement de l'attaquant.

1) Entraînement individuel : Le joueur doit perfectionner son geste du dribble. Exemple : Main droite, puis main gauche, doucement d'abord, puis vite, ensuite, avec changement de direction dans la progression, changement de rythme et de main. Là également le jeu de jambes se travaille.

2) Entraînement collectif :

— Travail à deux éléments : Un joueur fait office de défenseur (il en profite pour s'entrainer à défendre). L'attaquant perfectionne alors son départ en dribble, ses feintes et ses pivots.

— Travail à quatre éléments : Deux contre deux. Tout ceci exécuté au début de chaque entraînement, donne à l'attaquant sa formation individuelle.

Mais celle-ci n'est pas complète. Il lui reste à apprendre maintenant les deux grands éléments de la technique de la balle : les passes et les tirs. C'est justement ce qui sera l'objet de notre prochaine étude.

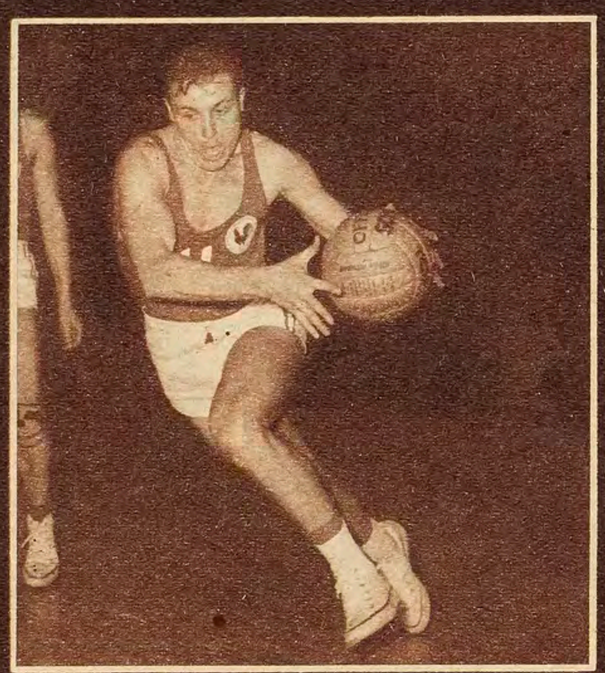
LES CHAUSSURES DE BASKET

FABRIQUÉES PAR
LES **Ets MERCIER**
FIDÈLES A LEUR
TRADITION DE
QUALITÉ

•

Toutes couleurs

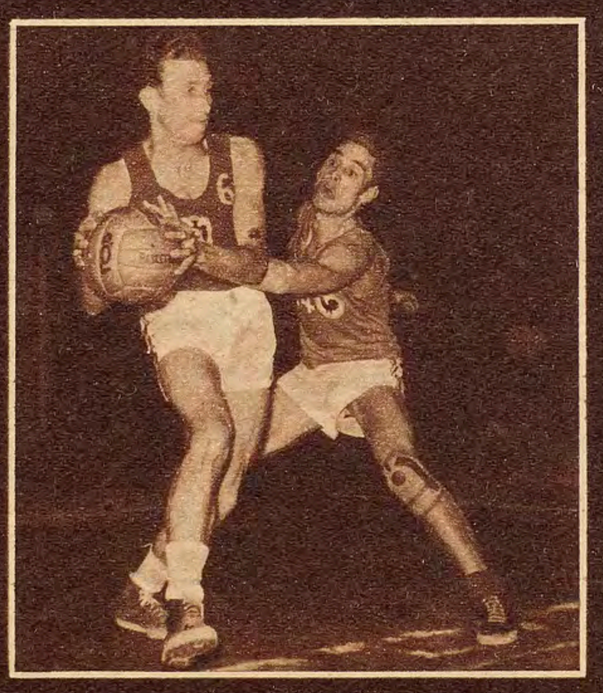
HarLem



DEPART EN DRIBBLE D'UN ATTAQUANT EN POSSESSION DE LA BALLE : La position de Jacques Dessemme est excellente. Après avoir effectué une feinte de départ sur le côté gauche, le Bellegardien est parti sur la droite. Son pied de pivot (pied arrière) est prêt à quitter le sol et son pied avant n'est pas encore en contact avec lui. Le style de Jacques Dessemme est impeccable.

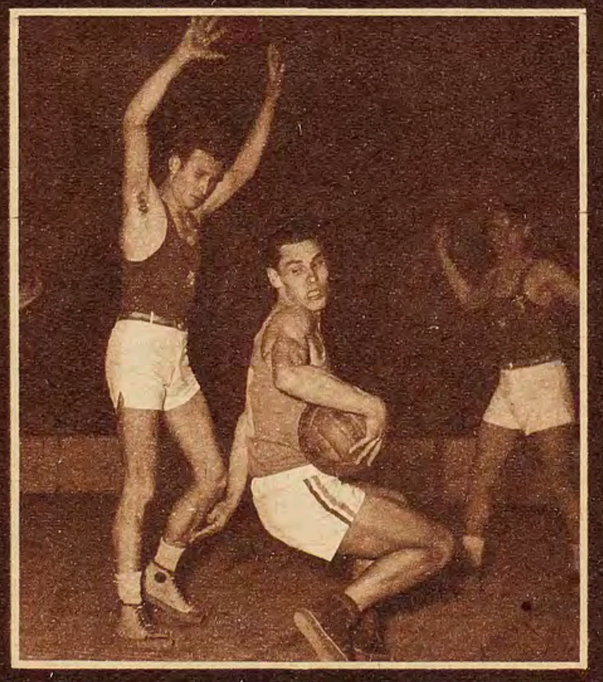
DEUX POSITIONS PARFAITES : L'attaquant, le Puciste Guillou, a effectué un démarrage. La position fléchie est impeccable, le dribble est bas et la position de la main sur la balle est celle que préconisent les manuels. Le défenseur, Fransceschini, n'a pas été surpris. Sa position fléchie, le pas qu'il effectue en arrière l'ont préparé à la riposte et lui ont ainsi évité d'être débordé.

TECHNIQUE DU DEFENSEUR SUR UN ATTAQUANT EN POSSESSION DE LA BALLE : L'efficacité de la défense de Stefanini est indéniable. Le « centre » transalpin est parvenu à enlever la balle à Salignon sans faire de faute. Sa main est intervenue SOUS les bras de son adversaire, ce qui lui a permis d'éviter tout accrochage. Cette action est un modèle du genre.



Comme Stefanini, Jacques Perrier pratique une défense impeccable sur le plan technique. Son système défensif est du type agressif. Perrier attaque la balle SOUS les bras de son rival qui se trouve pratiquement stoppé dans sa progression, et évite ainsi l'accrochage. Jacques Perrier, tout comme le Puciste Guillou, est l'un des meilleurs techniciens que possède le basket français.

La position d'Even est également parfaite. Très fléchi sur ses jambes, le joueur normand va démarrer, malgré le marquage de son adversaire, qui est encore trop raide sur ses jambes et qui sera surpris par le démarrage. La position des pieds, placés dans un même plan, permettra à Even de pivoter à son choix sur l'un ou sur l'autre et de dérouter ainsi son vis-à-vis.



DEMARRAGE SUR PIVOT : Jacques Perrier exécute ici un pivot de démarrage. La position est parfaite. Perrier pivote en effet sur le pied inverse au côté de départ. Ce départ est d'ailleurs amplement facilité par la position très raide de l'Espagnol Dalmau, qui ne pourra absolument rien faire pour s'y opposer. Il faut également noter la technique du tenu de la balle.

LE MIROIR DES ESPOIRS

Poids et haltères : LEENS Michel-G.

Né le 7 mars 1932, à Paris, dans le XII[e], Michel Leens a débuté, en 1949, à la S.A. Montmartroise, club qui vit les débuts de Charles Rigoulot. Dès ses premiers contacts avec la fonte, il s'imposa au point d'étonner R. Cayeux, président de la S.A.M., qui voit en lui un garçon capable d'atteindre avant deux saisons à la classe internationale.

Champion de France juniors poids moyens, ce bel athlète longiligne possède une envergure de 1 m. 76 pour 1 m. 73 de taille. Il a un tour de poitrine de 1 m. 10 et une capacité pulmonaire de plus de 6 litres.

Son père, très sportif, l'a vivement encouragé à pratiquer l'athlétisme, la natation, le volley-ball. Il a montré dans ces trois sports de remarquables qualités.

Tout naturellement attiré par le culturisme, il ambitionne de cumuler dans un avenir prochain les titres de champion de France seniors et de plus bel athlète de France.

Ses qualités, souplesse et résistance, lui ont permis de jeter, à dix-neuf ans, 120 kilos. Ses défauts sont le manque de vitesse et de force pure. Son point faible sur les trois mouvements est le développé. Il travaille à remédier à ceux-ci tout en améliorant ceux-là.

Spécialiste dans la mécanique, il doit être bientôt incorporé, et il espère que sa carrière militaire n'entravera pas trop sa carrière sportive, courte encore, mais déjà pleine de belles promesses.

Natation : ALQUIER Madeleine

Madeleine Alquier est une jeune fille élancée, 1 m. 68, 58 kg., née à Castres, le 5 février 1937. Son père pratiquait l'athlétisme. Elle nage le dos crawlé depuis l'âge de dix ans et a été formée entièrement à l'Emulation Nautique Castraise sous la direction de René Fabries.

Elle pratique un peu le volley-ball avec l'équipe du collège de Castres où elle poursuit ses études en première.

Dès 1950, en minimes, elle se révèle en enlevant successivement le championnat des Pyrénées du 50 m. dos, puis le championat de France à Bordeaux, en 1950, en 40" 1/10.

En 1952, à Tourcoing, elle devient championne de France de l'O.S.S.U., en 39" 3/10 au 50 m. dos, et nage le 100 m. crawl en 1' 21".

Ensuite, malgré deux mois passés (sans nager) en Angleterre, pour se perfectionner dans la langue, elle enlève le championnat de France du 100 m. dos cadettes, dans le temps prometteur de 1' 26" (aux Tourelles), et elle récidive en relais, en 1' 23" 3/10. A la fin de l'été, elle gagne (en dos) les traversées de Menton et Monte-Carlo, prouvant ainsi ses qualités de fond (sa capacité pulmonaire est de 4 litres 50).

Elle a d'ailleurs déjà nagé le 400 m. dos en 6' 18"; temps que lui envieraient bien des jeunes crawleuses.

Ses principales qualités morales sont l'assiduité et le sérieux. Ses atouts physiques : son battement (1' 38" au 100 m.).

Elle manque encore de vitesse initiale et de bras, ce qui est dû en partie à son allonge exceptionnelle, mais elle doit acquérir cette indispensable qualité dans un an ou deux.

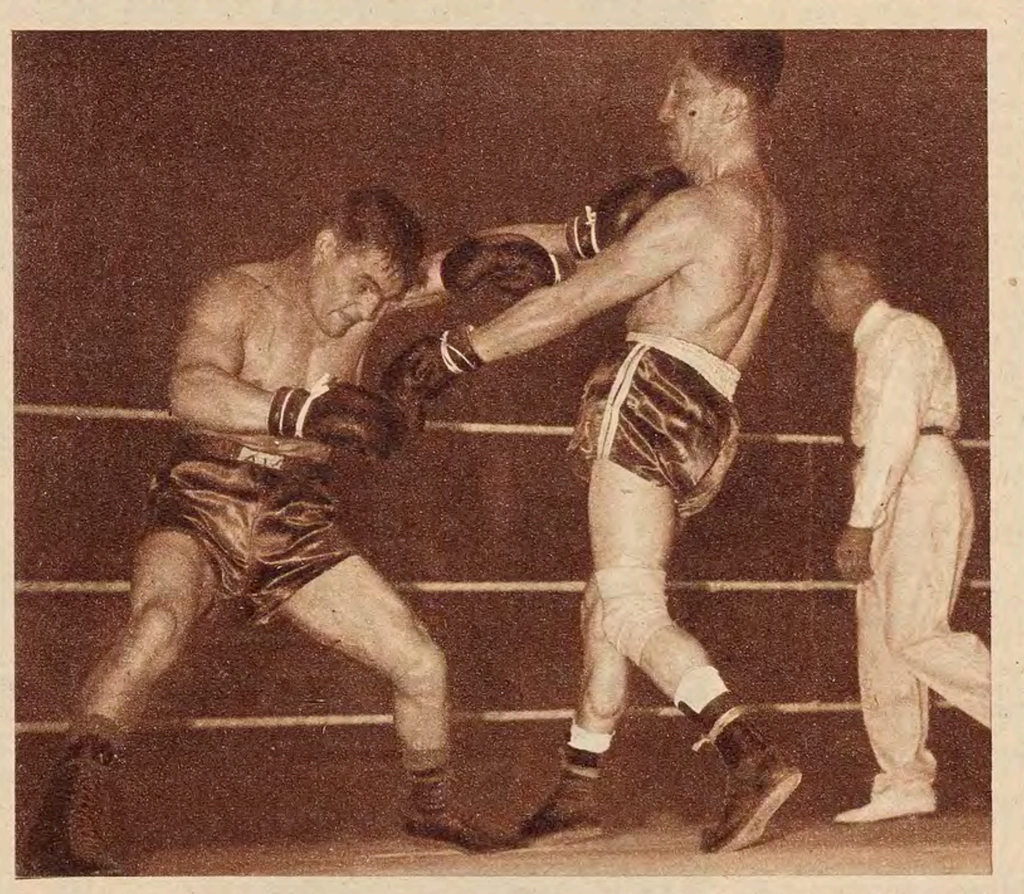
Dès 1953, elle aura la possibilité de réaliser moins de 1' 20" au 100 m. dos en grand bassin.

COMBAT VIOLENT A LILLE : LANGLOIS ET WOMBER MATCH NUL

Sur le ring du hall de la Foire Commerciale de Lille, le champion de France des welters, Pierre Langlois, n'a pu réussir que le match nul devant l'Américain Womber. Langlois (à dr.) touche du gauche.

Le combat fut souvent acharné, les adversaires entrant carrément dans la bataille. Langlois, qui n'était pas au mieux de sa forme, eut un certain mal à contenir son rival. Le noir (à gauche) se couvre.

LES JUGES DE CAEN ONT PROVOQUÉ LE DÉSESPOIR DE VALIGNAT



Samedi soir, à Caen, Sandeyron est redevenu champion de France des poids coq. Il reçut la décision aux dépens de Valignat, mais le verdict ne satisfit pas le public. A l'issue du combat, Valignat (à g.), qui touche d'un direct, avait un léger avantage.

A l'annonce du résultat, Valignat s'effondra en pleurs. Ses seconds le relevèrent. Le visage bouleversé du vaincu atteste sa grande déception.

APO LAZARIDÈS PSYCHANALYSÉ

SUITE DE LA PAGE 2

Q. — *Et parmi les Français?*

R. — **Edouard Fachleitner. Sans lui, j'aurais abandonné dans Bordeaux-Grenoble qui m'a fait connaître au public. Il s'est aussi « suicidé » pour moi à Chanteloup, pour me faire gagner la Poly 49, en me ramenant sur les échappés dans le dernier tour. Fach sera mon ami pour la vie.**

Q. — *Répondez-vous aux lettres de reproches?*

R. — **Non ! A quoi bon? Il me faudrait avoir l'air de chercher des excuses. D'ailleurs, j'en reçois peu. On m'encourage plutôt dans l'ensemble.**

Q. — *Abandonnerez-vous un jour la route pour une autre spécialité?*

R. — **Oui, le demi-fond. Mais seulement en désespoir de cause.**

Q. — *Si vous recourez le Tour, recommencerez-vous à vous dévouer comme vous l'avez fait parfois dans le passé?*

R. — **Oui, sans aucun doute; mais à bon escient. Je me rends compte, maintenant, que j'ai souvent couru comme un chien fou, en éparpillant mes forces. A cet égard, Coppi est notre maître à tous.**

Q. — *Que se serait-il passé, selon vous, si vous aviez disputé le Tour cette année?*

R. — **Je crois que je m'y serais montré « convenable ». Ma forme montrait le bout du nez à cette époque. Je m'en suis aperçu en battant pendant le Tour, derrière moto commerciale (ce qui n'est pas mon fort), des hommes comme Schotte et Idée, qui ont reconnu que je pédalais très bien.**

Q. — *Quel est votre projet immédiat le plus cher?*

R. — **Enlever la course de côte de la Turbie, ou, en tout cas, m'y distinguer. Ce serait la première étape vers mon retour à la vie. Car ce n'est pas une vie de ne plus être coureur cycliste.**

Q. — *Avez-vous l'impression d'avoir connu une défaillance autant physique que morale?*

R. — **J'aurais quelque peine à le nier puisque je n'ai « marché » que par à-coups depuis 1948. Cependant, je ne me considère pas comme un homme usé, et je crois que c'est bien l'essentiel.**

Q. — *Vous êtes-vous jamais dit que vous étiez désavantagé physiquement par rapport à vos adversaires ?*

R. — **Seulement à mes débuts dans le métier. Après mes premiers succès, je me suis rendu compte qu'on pouvait bien pédaler sans être un athlète et que la résistance n'avait aucun rapport avec le « gabarit » d'un routier. Heureusement...**

Q. — *Comment expliquez-vous qu'étant, en apparence, si peu doué, vous ayez pu réussir sur la route des performances remarquables?*

R. — **Le cyclisme sur route, c'est surtout une adaptation progressive de l'organisme à un effort intense et prolongé. Lorsque j'étais un débutant « coinçant » au bout de 50 kilomètres, je prenais les vrais routiers pour des phénomènes.**

COMMENT RESSUSCITER L'ATHLÉTISME FRANÇAIS ?

LA CONCLUSION DE MARCEL HANSENNE

L'ÉTUDIANT MANQUE DE TEMPS... ET DE TERRAINS
L'OUVRIER ET LE MILITAIRE D'ENCOURAGEMENTS

SUIVONS le Français dans la vie. Une fois sorti de l'école primaire, il va au lycée ou entre à l'usine, et, plus tard, fait son service militaire. C'est pendant tout ce temps que son corps acquiert une forme définitive (défauts y compris, hélas ! qui deviennent progressivement irréparables si l'on n'y prend garde) et que s'épanouissent son esprit et son caractère. Jusqu'au régiment, la société a d'importants devoirs envers le jeune homme sur qui vont peser ensuite maintes responsabilités. Mais les remplit-elle comme elle devrait ? La réponse est non, cent fois non.

Les lycées ? Il n'y en a pas un sur dix qui soit seulement pourvu d'une salle de douches. C'est toujours le même problème. Peu importe si les pieds sont sales et le dos rond, du moment que l'étudiant a la tête farcie de disciplines intellectuelles, chaque année plus encombrantes. Comment s'étonner dès lors que le sport scolaire et universitaire en France demeure très en deçà d'une idéale réalisation, en dépit des efforts méritoires d'hommes tels que Jacques Flouret et René Krotoff, efforts d'ailleurs partiellement récompensés.

L'étudiant français peut certes faire du sport s'il le désire vraiment. Mais quelle somme de dérangements supplémentaires cela représente pour lui ! Les terrains d'entraînement sont souvent très éloignés des établissements d'enseignement. L'étudiant a des études très absorbantes à faire. Le temps employé à se rendre au stade et à en revenir est précieux. D'autre part, y trouvera-t-il un vestiaire chauffé ? Quelle blague, voyons !

Certes, un programme d'éducation physique et d'activités de plein air existe, pour compléter la formation de l'étudiant (histoire de dédouaner sa conscience envers les Grecs). Mais est-il toujours entièrement appliqué, et, s'il l'est, le croit-on suffisant ?

Qu'on ne prétende pas, surtout, que l'étudiant français n'est pas sportif. Si les élèves des « high schools » américaines étaient placés dans les mêmes conditions que lui, ils se détourneraient plus encore du sport qu'il ne le fait. S'il m'arrive de citer en exemple les universités américaines, c'est uniquement pour en extraire ce qu'elles ont d'enviable. Beaucoup parlent avec une grande autorité du sport universitaire aux U.S.A. sans avoir jamais mis les pieds dans un seul établissement d'enseignement américain.

S'ils l'avaient fait, ils sauraient que pour dix, ou vingt, ou même cent basketteurs entraînés dans quelque scandale de résultats truqués, il existe des centaines de milliers de pratiquants, dans le meilleur sens du mot.

A Yale, quatre mille étudiants font du sport, et chacun d'eux a son vestiaire individuel chauffé (de sorte que lorsqu'il reprend son maillot celui-ci est toujours sec). Le gymnase n'a pas moins de quatorze étages, et, à deux cents mètres de l'université, se dressent deux grands stades (l'un de 70.000 places) et des terrains d'entraînement pour le cross-country. L'étudiant américain dispose-t-il d'une heure de loisir entre deux cours : il ne lui faut guère plus de cinq minutes pour se trouver sur quelque terrain de basket ou d'athlétisme, ou de football, ou de baseball, après avoir endossé un maillot tiède. Croit-on que si l'étudiant français avait à sa disposition de telles installations il ne ferait pas du sport lui aussi ? Il en ferait certainement autant que son collègue des U.S.A.; alors que, dans le cas inverse, il n'est pas certain que l'étudiant américain consentirait les mêmes sacrifices qu'accepte notre lycéen.

Puisque nous sommes loin encore du gymnase dans chaque établissement d'enseignement, il faut envisager des mesures d'avant-garde. **IMPOSER D'ABORD DES EPREUVES SPORTIVES POUR LE BACCALAUREAT (COMME POUR LE C.A. P.).** Si M. Masson, secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports, pouvait obtenir cela, ce serait un immense pas de fait dans la bonne direction.

LES ENTREPRISES PEUVENT DONNER L'EXEMPLE

On objectera que l'Etat n'est pas assez riche pour entreprendre un effort gigantesque d'équipement sportif (et, pourtant, la jeunesse de notre pays ne devrait-elle pas passer en priorité au moment d'établir le budget ?). Il faudra sûrement attendre longtemps encore avant de voir nos lycées s'enrichir d'un modeste gymnase. En fait, dans l'immédiat, seul le sport dans l'entreprise pourrait recevoir une vigoureuse impulsion.

Evidemment, on ne dispose ici que de moyens de persuasion. Mais est-il si difficile de convaincre un chef d'entreprise que plus un ouvrier est en bonne condition physique, plus il sera bon ouvrier ? Le rapport présenté à l'Académie de Médecine par le professeur Tanon prouvait bien que les heures consacrées à l'athlétisme et à la natation avaient eu pour effet d'ouvrir plus franchement l'intelligence des jeunes élèves. Un jeune ouvrier dont la musculature est harmonieuse sera toujours supérieur, à capacité professionnelle égale, à un ouvrier handicapé par des défectuosités physiques. Il sera plus habile, plus rapide et plus sûr dans ses gestes, et aussi plus prompt à prendre des initiatives. D'autre part, un ouvrier exercé aux luttes sportives évitera plus aisément l'accident de travail, grâce à la rapidité de ses réflexes. Certaines corporations, tel le bâtiment, ont entrepris une vaste et onéreuse campagne contre l'accident, ce dont on ne saurait trop les complimenter. Mais ont-elles songé que la pratique de l'exercice physique pouvait, plus sûrement que tout autre moyen, augmenter la sécurité de l'ouvrier ?

L'entreprise privée possède les ressources suffisantes pour encourager les jeunes ouvriers à faire du sport.

1 En créant des installations sportives à l'intérieur même de l'usine (une salle est vite aménagée) et si possible des installations de plein air, tout à côté.

2 En prenant à son compte trois séances d'entraînement par semaine, pendant les heures de travail, et en laissant ensuite les installations de terrain à la disposition des ouvriers qui manifestent l'intention de les utiliser.

3 En équipant tous ceux qui assistent régulièrement aux séances.

Pour arriver à un accord heureux, il ne doit y avoir aucune pression, ni d'un côté ni de l'autre; seulement le désir réciproque d'arriver à une entente qui satisfasse patrons, cadres et ouvriers. Je suis convaincu que si l'on pouvait faire la preuve (elle a été faite d'ailleurs) que les séances d'entraînement prises sur les heures de travail n'ont pas pour effet d'entraîner une diminution de la production, qu'au contraire elles introduisent au sein de l'entreprise une atmosphère de plus grande camaraderie tout en contribuant à améliorer la valeur physique des ouvriers, je suis persuadé que le sport corporatif prendrait alors toute son ampleur. Des athlètes se révéleraient au gré des rencontres inter-entreprises (souhaitables afin d'entretenir une saine émulation) et, ce qui est plus important encore, le nombre des pratiquants s'en trouverait considérablement augmenté.

L'EXEMPLE DU COLONEL DE FORNEL

J'en arrive, enfin, à l'armée. Je n'ai pas besoin de m'appesantir sur le ridicule emploi du temps dans les casernes, sauf dans quelques unités d'élite. Dix-huit mois de demi-tours à droite, quelques centaines de revues de détail, des fusils, dont certains datent de la bataille de Gravelotte, que l'on démonte et l'on remonte, en comptant les jours qui restent à tirer... Les généraux se figurent que l'on fait du sport dans les casernes parce qu'ils « surprennent » des bleus en train d'effectuer une séance d'éducation physique en treillis (avec toutefois le col dégrafé ce jour-là). Le reste du temps, hors l'exercice, est employé à faire en quatre heures ce qu'il est possible de faire en une seulement.

Pourtant le service militaire, bien appliqué, pourrait ouvrir des horizons nouveaux. Disons que l'instruction du soldat proprement dite exige une heure de maniement d'arme par jour, et autant pour la manière d'utiliser le terrain et celle de surprendre l'ennemi grâce à une audacieuse stratégie. S'il fallait venir à bout d'un concours pour être renvoyé dans ses foyers, gageons que la plupart des recrues en sauraient autant en un trimestre qu'ils en apprennent en dix-huit mois. A quoi employer le reste du temps, alors ? A augmenter la somme des connaisances de chaque recrue, au moyen de cours qui correspondraient à l'enseignement au second degré, et à compléter la formation physique de chaque sujet.

Chaque caserne devrait avoir son gymnase, sa piscine, ses terrains, ses instructeurs sportifs. C'est d'ailleurs l'intérêt de l'armée de le comprendre, car il est évident qu'un soldat plus résistant, plus rapide, possédant de meilleurs réflexes, est meilleur soldat que celui qui traîne rapidement la jambe.

On dira : mais où trouver l'argent pour les installations dont vous parlez ? A quoi j'opposerai l'exemple du colonel de Fornel qui, à Pau, fit construire un stade de 20.000 places, avec tribunes (effort plus spectaculaire qu'utile, d'ailleurs, en ce qui concerne ces dernières), sans que cela coûtât un sou de plus à l'unité qu'il commandait : uniquement en utilisant le budget qui lui était alloué.

Un programme sportif dans l'armée ? Rien de plus facile :

— un équipement individuel complet dans chaque paquetage (maillot, culotte, chaussures, survêtement);

— quatre demi-journées par semaine consacrées à l'entraînement;

— des épreuves physiques obligatoires à la fin de chaque peloton;

— formation de moniteurs;

— 15 jours de permission supplémentaires à tout soldat du contingent qui obtiendrait son brevet d'athlétisme militaire après avoir réussi les performances suivantes : 100 mètres, 12" 5/10; 1.000 mètres, 3 minutes; 1 m. 50 en hauteur; 9 mètres au poids;

— aménagement d'un gymnase dans chaque caserne et de plusieurs terrains en plein air.

Si l'armée le voulait, elle pourrait donner 500.000 athlètes nouveaux au pays, hommes physiquement plus forts, au caractère mieux trempé. Elle ferait ainsi œuvre utile, car elle contribuerait pour une forte part à l'amélioration de notre race.

PROCHAIN ARTICLE :

Il faut revaloriser le rôle (ingrat) de l'entraîneur

SIMONE WEIL ET LE SPORT A L'USINE

DANS la Condition Ouvrière *(collection « Espoir », Gallimard), Simone Weil écrit :*

« Je me suis aperçue, à l'usine, combien il est paralysant et humiliant de manquer de vigueur, d'adresse, de sûreté dans le coup d'œil. A cet égard, rien ne peut suppléer ce qu'on n'a pas acquis avant vingt ans. Je ne saurais trop vous recommander d'exercer le plus que vous pouvez vos muscles, vos mains, vos yeux. Sans un pareil exercice, on se sent singulièrement incomplet... »

En France, à Lyon, l'Entreprise Rey-Coquet (articles de bijouterie), décida, en 1946, d'inclure dans l'horaire de travail cinq heures par semaine d'éducation physique (une heure) et de sport. Il faut croire que l'expérience s'est révélée concluante puisqu'elle se poursuit toujours. Le médecin départemental a constaté chez les ouvrières une meilleure santé et un état général meilleur que dans les autres entreprises. Caractère plus franc, sociabilité accrue...

PUBLICITE EXCLUSIVE
O.P.G., 46, rue de Lille, Paris (7e)
Tél. : LITtré 15-44.

Pour 1.000 f. il est à vous

VIVEZ MIEUX... ACHETEZ A CRÉDIT AU PRIX DE FABRIQUE

VÉRITABLE WESTMINSTER
en ronce de noyer verni
2 AIRS - Garanti 10 ans
1.000 FRANCS A LA RÉCEPTION
et 8 versements mensuels de 2.000 Francs.
DÉCOUPEZ CETTE ANNONCE
et passez commande aujourd'hui même
SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, Rue Lafayette — PARIS-X^e
C.18

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

MERCREDI
TIRAGE DE LA 39e TRANCHE
LOTERIE NATIONALE

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

TARIF DES ABONNEMENTS
6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.

C.C.P. Paris 5.390.08
Abonnements :
12, r. du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

Direct.-gér. : MM. VERRIERE et MASSOT.
Siège soc. : 124, r. Réaumur, Paris-2e
Grav. et impr. E. Desfossés Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.
OJD DIFFUSION · PUBLICITÉ

LES DEUX BUTS FRANÇAIS OBTENUS A VIENNE PAR BARATTE ET PENVERNE

Le premier but français, marqué à la neuvième minute par Jean Baratte. Après une longue descente de Cisowski, qui vient de passer en retrait à Baratte, le capitaine tricolore a repris de volée et son shot, bien ajusté, va battre le gardien autrichien Zeeman, qui est sorti. De gauche à droite : Zeeman, Happel, Kopa, Jean Baratte et Koller.

A la 25e minute, Penverne marque le deuxième but français en surprenant toute la défense adverse par la soudaineté de son tir. La balle, bien dirigée, passera au ras du poteau. De g. à dr. : Kopa, Cisowski, Melchior, Roeckl, Happel, Penverne et Walshofer. On peut remarquer ici l'excellente organisation de la ligne d'attaque des Français.